GEORGE WILLIAM CURTIS

LITTÉRATEUR AMÉRICAIN

THÈSE

Présentée à la Faculté des Lettres de Montpellier

le 18 juillet 1922

PAR

Lucile DORA (O. ✿)

Professeur à l'Université d'Oklahoma

Pour obtenir le grade de docteur de l'Université

(MENTION LETTRES)

MONTPELLIER

" L'ABEILLE " IMPRIMERIE COOPÉRATIVE

14, Avenue de Toulouse — Téléphone : 8-78

1922

GEORGE WILLIAM CURTIS

LITTÉRATEUR AMÉRICAIN

GEORGE WILLIAM CURTIS

LITTÉRATEUR AMÉRICAIN

THÈSE

Présentée à la Faculté des Lettres de Montpellier

le juillet 1922

PAR

Lucile DORA (O. ✠)

Professeur à l'Université d'Oklahoma

Pour obtenir le grade de docteur de l'Université

(MENTION LETTRES)

R. UNIV.
BIBLIOTHEEK
LEIDEN

MONTPELLIER
" L'ABEILLE " IMPRIMERIE COOPÉRATIVE
14, Avenue de Toulouse — Téléphone : 8-78

1922

A MA MÈRE

A MES PROFESSEURS

LUCILE DORA.

AVANT-PROPOS

La guerre a fait une fois de plus découvrir l'Amérique. Sur les champs de bataille de l'Europe, la jeunesse américaine a pris allègrement sa place et a précipité la victoire des armées françaises.

Le cauchemar sanglant définitivement dissipé, Français et Américains ont voulu se connaître, dans la paix comme dans la guerre. Des échanges féconds se sont effectués entre Universités américaines et françaises; des missions triomphales parties de France ont parcouru l'Amérique et mesuré, à l'ardent enthousiasme de l'accueil, la sincérité de l'amitié américaine; des pèlerinages d'Américains vers les champs de la désolation et de la mort et le pieux hommage rendu aux martyrs du Droit et de la Liberté ont, dans la sympathie du présent, forgé pour l'avenir une chaîne d'union indestructible.

Malheureusement, à ce qu'il nous semble, cette inclination irrésistible autant que réciproque qui

revivifie l'amitié plus que centenaire des deux peuples, pour si chaleureuse qu'elle apparaisse à cette heure, risque de s'attiédir un jour, faute d'une connaissance suffisante des qualités et des défauts inhérents à chacun d'eux. Il ne nous apparaît pas en particulier que les Français — ceci dit en toute franchise et sans aucune arrière-pensée — aient pénétré suffisamment le secret de l'âme et de l'esprit américains.

C'est pour apporter notre modeste contribution à cette œuvre de pénétration que nous jugeons nécessaire, que nous avons décidé d'écrire cette étude. En présentant dans une Université française et à un public français la vie et l'œuvre d'un homme tel que George William Curtis, nous avons la très grande satisfaction, non pas d'avoir porté notre choix sur le plus brillant écrivain ou le plus éminent homme d'Etat de l'Amérique, mais sur un des hommes les plus représentatifs de la race, du caractère et des mœurs américains.

A nos yeux, le principal attrait de George William Curtis consiste justement à offrir la survivance attardée, en un temps relativement proche de nous, de l'antique esprit puritain, mais d'un esprit puritain dépouillé de sa sécheresse primitive et comme enrichi par l'apport des immigrations diverses et successives.

Large, généreux et humain, d'une moralité souriante dans son austérité, d'un sens littéraire

et artistique qui côtoie le dilettantisme sans jamais y aborder, d'une probité politique servie par le sérieux des convictions et la noblesse des ambitions, George William Curtis nous est apparu comme le type achevé du « christian gentleman ».

Puisse cet opuscule sans prétention faire mieux comprendre et aimer l'Amérique. Si nous avions l'assurance d'avoir, en le publiant, apporté une pierre au solide édifice de l'amitié franco-américaine, nous nous tiendrions pour largement récompensée. Ce serait la joie la plus pure de notre vie que d'avoir servi l'Amérique et la France aimées par nous d'un même amour.

GEORGE WILLIAM CURTIS

LITTÉRATEUR AMÉRICAIN

CHAPITRE PREMIER

SA FAMILLE. — SA JEUNESSE

« Toute biographie est une auto-biographie. »

Ceci est vrai sans contredit de Curtis de qui l'on peut ajouter que toute l'étude de la vie est inévitablement l'histoire d'un caractère.

Ses actions, qui apparaissent claires et sans déguisement, allaient de pair avec ses paroles qui n'admettaient ni confusion, ni contresens. Un intérêt tout particulier s'attache aux événements de sa vie qui allèrent côte à côte avec le développement de la vie nationale américaine et servent à montrer à quel degré il contribue à son accroissement et à sa propagation.

Les accidents humains qui font son individualité dans le temps et dans l'espace excitent tout naturellement l'intérêt de celui qui étudie son

caractère : les circonstances de famille, la race qui l'a produit, sa jeunesse et les influences sociales qui formèrent son caractère, et les éléments spéciaux dont la nature semble l'avoir doué pour en faire ce que son ami W... définit « l'illustre orateur », le doux et sage philosophe, l'artiste calme et délicat, l'incorruptible patriote, « le gentleman idéal ».

George William Curtis descendait à la sixième génération de Henry Curtis qui, à 27 ans, le 6 mai 1635, s'embarquait à Londres sur le « Elisabeth Ann » pour la Nouvelle-Angleterre. Son fils Ephraïm fut le premier colon de Worcester et servit sa « Communauté » en qualité d'interprète des Indiens. Plus tard, pour récompenser sa bravoure contre leurs attaques, il fut fait lieutenant, reçut la somme de 2 francs et le privilège de moissonner le blé des Indiens, « l'ennemi qui avait fui ».

Son fils John, citoyen actif de Worcester, membre de l'Eglise, capitaine pendant les guerres françaises et indiennes, fut un ferme loyaliste. Mais, voyant évidemment le défaut de la cause britannique, il s'engagea avec les Révolutionnaires, car on rapporte qu'en 1777, le Conseil décida de lui accorder le droit de cité et de cesser toute persécution contre lui en tant qu'ennemi des Etats-Unis d'Amérique.

L'arrière-petit-fils de ce John Curtis, George

Curtis, père de George William naquit à Worcester en 1796, mais se retira à Providence (Rhode Island). Il épousa Mary Elisabeth Burrill, fille de James Burrill, homme fameux dans les annales de l'Etat, comme « Chief Justice (1) », et qui, en qualité de sénateur des Etats-Unis, se distingua par un discours au Sénat, contre le « Missouri Compromise » (2).

George Curtis fut pendant son séjour à Rhode Island un politique éminent, président de la Chambre de Rhode Island, mais qui n'arriva

---

(1) Chief Justice : désignation du juge qui préside à la Cour suprême des Etats-Unis ainsi qu'à la Cour suprême de chaque Etat.

(2) Missouri Compromise : Lorsque le Missouri demanda au Congrès d'entrer dans l'Union, un représentant de l'Etat de New-York proposa que l'esclavage fût interdit dans le futur Etat. Les représentants du Sud protestèrent. La discussion fut longue et passionnée. A la fin on proposa un compromis que Clay appuya par son éloquence et qui finit par être adopté : le Missouri était cédé à l'esclavage, mais tout le territoire à l'ouest du Mississipi et au Nord du 36°30 était réservé au travail libre, et l'on n'y pourrait introduire l'institution du travail servile. Le compromis du Missouri donna une fixité légale à la diversité qui existait déjà en fait aux Etats-Unis en une section du nord et une section du sud. — De là le mot « Bord », c'est-à-dire la ligne de démarcation entre les Etats libres et ceux qui pratiquaient l'esclavage.

jamais à être nommé gouverneur ou membre du Congrès.

Deux fils naquirent de ce mariage, Burrill Curtis en 1822 et George William Curtis le 24 février 1824. Mrs Curtis mourut alors que George n'avait que deux ans.

De 6 à 11 ans, George avec son frère fréquente l'école de W. C. Green, à Jamaica Plaine, banlieue de Boston. Mais à l'occasion du second mariage de leur père avec Miss Bridgemen, il retourna dans sa famille. La nouvelle Mrs Curtis était une femme de tact et d'un rare bon sens, aux sympathies généreuses et d'une profonde piété, possédant en outre une culture littéraire peu commune. Dans son amicale camaraderie avec les deux garçons, elle se fit à la fois mère et sœur, déclarant un jour que de tous ses enfants, ceux qu'elle aimait le mieux étaient ses enfants « ready-made ».

Burrill écrivit qu'elle encourageait en eux tout ce qui était bon, de la façon la plus ingénieuse et la plus naturelle. Burrill écrit aussi de son père que c'était un homme de haute intégrité, de jugement pratique, excellent en affaires avec du goût pour la littérature.

Quoique affectueux dans sa famille et extrêmement indulgent envers ses enfants, il était sévère dans ses exigences de bonne éducation et de morale. Il prisait la franchise et l'honnêteté

au-dessus de toutes les autres qualités et, par son exemple et son influence, fit une très forte impression sur ses fils.

L'acte de foi de George, exprimé dans une lettre qu'il écrivit à son frère, à l'âge de 34 ans, montre avec quelle sincérité il partageait les idées de son père et quelle conception large et élevée il avait de la Divinité :

« Je crois en Dieu, qui est amour ; je crois que tous les hommes sont frères, que le seul devoir essentiel de l'homme est d'être honnête, par quoi je veux dire qu'il doit suivre absolument sa propre conscience lorsqu'elle est suffisamment éclairée. Je ne pense pas que Dieu tienne à ce que tous les hommes croient telle ou telle théorie de la Divinité, ou du gouvernement divin, mais qu'ils doivent vivre purement, justement et charitablement. »

Les divers événements de sa vie prouvèrent plus tard combien il vivait en conformité avec ses principes, avec quelle fidélité il suivait sa conscience.

A son frère, Burrill, son camarade intime en classe et à la maison, à Brook Farm, à Concord et durant la plupart de leurs voyages à l'étranger, Curtis devait beaucoup, comme il le disait lui-même. Le modèle du portrait de « Notre Cousin le Pasteur », une de ses esquisses de « Prue et moi », fut aussi celui dont le souvenir

exerça sur George une ennoblissante influence, sa vie durant.

Le passage suivant illustre leur jeunesse à tous deux ainsi que la noblesse et la tendresse de leurs relations :

« Il n'y a pas de sujet qui ne nous conduise naturellement à notre cousin le Pasteur. De même que l'air entre doucement et enveloppe tout dans le monde, de sorte que les arbres, les collines et les rivières, les villes, les récoltes et la mer paraissent éloignés, délicats et beaux ; de même au-dessus de tous les événements de nos petites vies, pour nous réconforter, nous épurer et nous élever, intervient, comme une bénédiction de mon enfance, le souvenir de notre cousin le Pasteur. Il n'a pas de frère, ni moi non plus, et nous sommes devenus frères l'un pour l'autre.

» Il était jeune, bon et beau ; son visage était régulier et délicat, sa taille mince et gracieuse. Il avait l'air que les fils de roi devaient avoir, l'air de Philip Sidney dans sa jeunesse. Ses yeux étaient bleus, et, quand vous les regardiez, ils semblaient vous offrir le spectacle d'un ciel de juin. Le sang coulait à fleur de peau et son teint avait la transparence riche de la lumière. Il n'y avait rien de grossier ni de lourd dans son expression et dans ses traits ; son âme semblait avoir maîtrisé son corps. Mais il possédait de fortes

passions, car à son apparente délicatesse s'alliait une grande énergie morale.

» Souvent quand, palpitant et inquiet, je rentrais de quelque réveillon où j'avais gaspillé presque toute la nuit, je me faisais des reproches en entrant dans la chambre où il reposait. Il y avait quelque chose de saint dans le repos profond de sa beauté. Que de fois me tenant debout, le regardant, les larmes tombèrent de mes yeux sur son visage, tandis que je faisais le vœu de me rendre digne d'un tel compagnon ! Car je me sentais subjugué par cette noble et puissante nature.

» Les garçons aimaient le Pasteur mais les jeunes filles l'idolâtraient : son esprit large et subtil en imposait naturellement à ses compagnons et l'éclat de son caractère les séduisait.

» Un ascétisme sévère, rigoureux même, se montrait de temps en temps dans ses relations avec autrui. Il faisait ce qu'il croyait être son devoir; mais il oubliait que peu de personnes pouvaient voir le droit aussi bien que lui et que très peu sont capables d'obéir si tranquillement au plus léger commandement de la conscience.

» Je ne l'ai pas vu depuis bien des années, mais, lorsque nous nous séparâmes, sa tête avait la symétrie de celle de Milton... et la grâce majestueuse d'un Cavalier (1).»

---

(1) Cavalier : surnom des partisans royalistes sous

Influence d'Emerson.

Curtis écrivait son premier essai littéraire après que son père se fut installé à New-York. Il envoya un poème anonyme à un journal, mais, lorsqu'il le vit imprimé, il fut si effrayé qu'il ne fit pas connaître sa qualité d'auteur. Tous les poèmes qu'il envoya à « l'Américain » (journal quotidien) étaient anonymes. Une mésaventure commerciale interrompit les études qu'il poursuivait avec des professeurs particuliers (1).

A New-York, frappé par l'activité des rues étroites et bruyantes, séduit par leur pittoresque, il demanda à son père la permission d'entrer dans un bureau. Avec son consentement il s'essaie dans cette voie et l'abandonne au bout de l'année sans la moindre envie d'y retourner. En effet, si le commerce, par son imprévu et ses risques quotidiens, avait pu séduire en lui l'âme

---

Charles Ier, pendant la Révolution de 1648 en Angleterre, par opposition aux parlementaires, appelés Têtes-Rondes (Roundheads).

(1) Curtis ne fit ses études dans aucun collège mais sa place dans le monde intellectuel fut largement reconnue par plusieurs Universités américaines qui lui accordèrent des grades *honoris causa :* A. M. Brown en 1854, Madison en 1861, Rochester en 1863, L. L. D. Madison en 1864, Harvard en 1881, et L. H. D. Columbia en 1887.

aventureuse du jeune homme, il vit bien vite le désaccord qui existait entre le réalisme des affaires et la hauteur sereine de ses aspirations. C'est avec joie qu'il reprit ses études, suivant les cours du collège jusqu'à ce qu'il subît une nouvelle influence, celle des philosophes de Boston, en particulier celle d'Emerson (1). Son frère Burrill, étudiant au collège, avait été influencé par le mouvement transcendantaliste de la Nouvelle-Angleterre. Il admirait tellement Emerson que son enthousiasme devenait presque de l'idolâtrie, au point d'être incapable de s'attacher à nulle autre discipline. C'est au contact de ce mouvement transcendantaliste et surtout de son prophète et arbitre Emerson, que Burrill acquit l'habitude, ainsi que son frère, de penser d'une manière indépendante. Ces relations avec Emerson furent incontestablement l'événement capital de la vie des deux jeunes gens. Emerson reconnaissait sans doute l'obligation de vivre en pleine harmonie avec tous ses semblables ; mais il était le chef et le promoteur de toutes les réformes qui pouvaient rendre meilleure la vie en société.

---

(1) Ralph Waldo Emerson, philosophe et poète américain, né à Boston le 25 mai 1803, mort à Concord le 27 avril 1882. Son ouvrage le plus connu à l'étranger : « Essais sur les Hommes représentatifs », lui valut le titre de « Carlyle américain ».

Avec beaucoup de bon sens pratique, il éleva le flambeau de l'idéalisme dans tous les domaines. Sa pensée était profonde, peut-être un peu trop mystique, mais toujours optimiste. Ardent apôtre de la liberté, il fut en même temps ardent apôtre de la loi (dans le sens le plus élevé). D'un côté, liberté de conscience, indépendance de pensée, confiance en soi-même, héroïsme; de l'autre, obéissance à la loi naturelle et morale.

C'est à Providence où Emerson prononça plusieurs discours que George Curtis fit la connaissance du « Sage » du transcendantalisme. Le soir où il lut son essai sur « l'Ame Suprême », dans la salle demi-circulaire de M. Hartshorn, fut un soir mémorable pour les deux frères Curtis. Il semblait parler comme un Dieu avec l'inspiration et l'autorité d'un prophète. Bien qu'une grande partie de ce discours ne différât pas énormément des lieux communs de la piété et de la religion, sa forme et son tour étaient si vivants que la pensée semblait nouvelle et issue des sources profondes de la plus haute vérité.

CHAPITRE II

SON SÉJOUR A BROOK FARM (1)

L'enthousiasme général pour cet homme dont l'influence avait commencé non seulement à s'étendre aux Etats-Unis, mais à se faire sentir aussi en Angleterre, amena les deux Curtis à Brook Farm au printemps de 1843, comme pensionnaires. Là ils lièrent des relations d'un très

---

(1) Institut d'agriculture et d'éducation qui fut fondé en 1841 par George Ripley, à 12 kilomètres de Roxbury (Massachusetts), grâce à des obligations de 500 qui lui constituèrent un capital de 12.000 dollars. C'était une sorte de phalanstère où chacun travaillait à son perfectionnement physique, intellectuel et moral. L'entr'aide y était une règle, et ceux qui ne pouvaient payer gagnaient leur vie en travaillant aux champs pendant un nombre fixe d'heures (60 heures par semaine durant les beaux mois, 45 heures le reste de l'année).

grand prix avec Alcott Hawthorne, Ripley (1), Margaret Fuller, Bradford, etc... Là se trouvaient des savants, des hommes et des femmes très cultivés, de jeunes fermiers, des couturières, des mécaniciens, des prédicateurs, des travailleurs, des paresseux, des égoïstes, des sentimentaux, bref toutes sortes de personnes. Mais l'esprit et les conditions de la vie étaient tels, que les plus nobles traits de chacun se faisaient jour et produisaient une sorte d'esprit de corps très élevé, du moins pendant l'âge d'or de la colonie. Il y avait beaucoup de travail à faire pour fonder un paradis terrestre dans une ferme de la Nouvelle-Angleterre. « Les champs de pommes de terre, à ce qu'on dit, y étaient spirituels et on sarclait les mauvaises herbes au rythme de la musique de Tennyson et de Browning. »

---

(1) George Ripley, écrivain américain, né à Greenfield (Massachusetts) le 20 octobre 1802, mort à New-York le 4 juillet 1880. Pasteur unitarien, il collabora avec Emerson et Marguerite Fuller au Dial (1840-41), organe de philosophie spéculative hautement estimé. Il consacra une grande partie de sa fortune à l'établissement du Brook Farm Institut d'Agriculture et d'Education, et qui ne réussit guère. Il collabore ensuite à la Tribune de New-York, et édite avec Dana l'American Encyclopedia, 16 vol., 1854-63. Outre ces travaux considérables, Ripley a laissé : Discourses on the Philosophy of Religion. Specimens of Foreign Literature, 14 vol., 1838-42. (R. S.).

Cette entreprise, utopique au point de vue économique, était destinée à échouer, mais comme effort organisé en vue de faire naître un haut idéalisme, elle réussit admirablement. Le dévouement aux nobles idées, la patience et la charité constantes qu'on cultivait là n'étaient pas perdus. L'esprit de Brook Farm se diffusait mais ne se perdait pas. Avec une telle variété de caractères et de talents, le travail et l'amusement, les lectures, l'art, la musique, la poésie, les mascarades, on est forcé de conclure que les jours passés à Brook Farm ont dû être heureux et profitables. Les possibilités de l'avenir semblaient plus belles et les maux de la société paraissaient moins irrémédiables, les soirs où Margaret Fuller, radieuse d'esprit et de beauté, se mêlait aux réunions de l'Eyrie ou du « Hive », et lorsque Emerson, Hedges ou Parker se réunissaient au cercle pour y passer un jour ou une nuit.

Dans ce milieu, Curtis apporta une gaieté et un charme inoubliables. Bien que n'ayant que 18 ans, il en paraissait 25, avec une élégance tout à fait à lui, admirablement attentif lorsqu'il écoutait, respectueux des convictions ou des préjugés d'autrui et toujours dépourvu de toute animosité personnelle. Il possédait même à cet âge-là des dons sociaux extraordinaires. Sa voix était très agréable et il chantait avec un très grand charme dont on se souvenait après de longues années. L'ex-

quise beauté de son visage, ses cheveux bruns ondulés, sa taille mince et gracieuse lui valurent le surnom de « jeune dieu grec ». Sa tenue était gracieuse et distinguée, et ses manières étaient celles d'un aristocrate de race, plein de considération pour tous.

Cependant, à Brook Farm, Curtis étudiait la chimie, l'allemand et la musique avec assiduité. Déjeunant à six heures, il travaillait de sept heures à midi et passait ses après-midi dans le bois : vie heureuse pour celui devant qui s'étendait la vaste mer à traverser. Assurément le succès qui devait accompagner la vie d'un jeune homme si généreusement doué, aurait pu le gâter. Toutefois son bon sens, sa modestie, son dévouement pour tout ce qui est beau et vrai, furent pour lui, toute sa vie, sa sauvegarde contre les tentations. En lui l'esprit de jeunesse était perpétuel et gai ; mais il s'exprimait en de nobles enthousiasmes, de profondes admirations pour la beauté artistique, la poésie et la nature. Cependant, avec les années, il se dirigeait instinctivement vers les occupations les plus sérieuses et les pensées les plus viriles, vers tout ce qui devait donner plus tard à sa vie une valeur éminente. En lui, s'éveillait peu à peu l'âme du patriote qui révère son Dieu.

CHAPITRE III

DEUX ANNÉES A CONCORD

En novembre 1843, il rentre à New-York pour passer un hiver tout de travail et de plaisir dans le cercle charmant où il vivait avec sa famille. La musique ainsi que ses relations sociales lui fournissaient des distractions très agréables, mais il lisait beaucoup et profondément. Avec sa mère il étudiait les Evangiles et les Epîtres, et tout seul Shakespeare, Gœthe, Beaumont, Flectcher, Massinger et Ford.

Relations avec les intellectuels de Concord.

Mais la vie à la campagne était si attrayante pour les deux frères, qu'au printemps ils allèrent à Concord passer une année dans une famille, recommandée par Emerson. Travaillant la moitié du jour, ils passaient l'autre avec leurs amis, s'occupaient de leur correspondance ou navi-

guaient sur la rivière dans une barque construite à leur intention. L'année suivante ils menèrent dans une autre ferme plus près de Emerson et de Walden Pond (1) une existence primitive dans une seule chambre, comme des Esséniens et cultivèrent un jardin potager d'un demi-hectare. N'ayant ni bonne, ni cuisinière, ils vivaient de pommes cuites et de lait, de pain et de biscuits que le boulanger de Concord leur envoyait tous les matins. C'était une vie gaie et libre, George lisait beaucoup les poètes : Milton, Shelley et Keets. De temps en temps il écrivait des poèmes qu'il envoyait au « Harbinger », journal publié par des amis à Brook Farm. Ses relations avec Emerson, Harbinger, Hawthorne, Thoreau (2) et d'autres nobles esprits du voisinage

---

(1) Walden Pond, petit lac près de Concord (mars), au bord duquel Thoreau bâtit une chaumière dans les bois d'Enverson, où il bivouaqua pendant deux ans, « afin, selon ses propres termes, d'affronter les vérités essentielles de la vie, d'apprendre ce qu'elle avait à lui enseigner, pour ne pas découvrir, au moment de mourir, qu'il n'avait pas réellement vécu. Dans cet « encrier de bois », il écrivit la plus grande partie de son fameux livre « Walden ou la vie dans les bois ».

(2) Henry Thoreau, né à Concord, près de Boston en 1817, mort en 1862. Elève d'Harvard College, il fut tour à tour professeur, peintre, dessinateur avant qu'il trouvât sa voie dans la littérature.

lui furent une source intarissable de délices. Emerson, tout en écrivant ses essais sur Platon, Gœthe, Swedenborg, Montaigne et Shakespeare, trouva toujours le temps, cet été-là, de recevoir son jeune ami.

Malgré son goût pour la solitude, Hawthorne fit de longues promenades avec lui et servit de critique aux poèmes que son jeune admirateur lui soumettait en tremblant. « Il sait, dit-il, ce qu'est la poésie, ce qu'est l'inspiration du poète et ce qui n'est qu'une fidèle imitation. »

C'est un trait digne d'être remarqué que cette amitié avec des hommes tellement plus âgés que lui. L'amour pour la poésie, dans la vie comme dans l'art, la recherche de la beauté, les unirent par des liens forts et doux qui restèrent solides toute leur vie. Plusieurs années après, il fait le tableau de l'étrange réunion de ces nobles intellectuels de Concord dans la bibliothèque d'Emerson, où s'assemblèrent Alcott, Hawthorne, Channing, Thoreau, Bradford, etc... pour discuter du destin, du libre arbitre et de la prescience absolue. « Platon (1) mettait toujours des pommes dans les tableaux d'argent. » Thoreau ensorcellait les invités avec les secrets qu'il avait appris de Pan dans les

---

(1) Platon, surnom d'Alcott à cause de ses mots d'esprit empreints d'un noble idéalisme et rehaussant toujours la pensée.

bois de Walden, tandis qu'Emerson essayait en vain de fixer sur une trame unie la broderie de cette conversation.

Il rappelle ceci comme un de ses plus précieux souvenirs : « J'y allai le premier lundi soir, comme Ixion alla à son banquet. Les philosophes étaient assis raides et pleins de dignité. Un silence contraint mais très aimable régnait. Il paraissait signifier : « Qui dira le bon mot le plus fin qu'on ait jamais entendu ? » Je me rappelle vaguement que l'orphique Alcott envahit ce Sahara du silence avec un dicton solennel auquel l'honorable membre du Walden Pond répondit par quelques fines et pittoresques observations. L'hôte olympien rayonnait et son sourire les encourageait tous. Mais la conversation devenait de plus en plus capricieuse. M. Aubépine (1), statue de nuit et de silence, s'assit un peu à l'écart, au-dessous du portrait de Dante, contemplant le groupe avec sérénité. Avec ses yeux et ses cheveux noirs, dans ses vêtements sombres, il évoquait dans cette compagnie le fil noir du mystère qu'il tissait dans ses contes. Je ne me rappelle pas autre chose si ce n'est que les raides philosophes se rafraîchirent de pommes rouges et disparurent solennellement dans la nuit. »

Le club s'efforça de continuer ces réunions

(1) Hawthorne.

avec une vaillance admirable jusqu'au troisième soir, où il se dispersa tout à fait. Il avait le défaut d'être une trop grande concentration de génies. Ces « Dii Majores » ne savaient pas s'amuser.

Correspondance avec Mme Whitman.

C'est peut-être par sa correspondance avec Mme Sarah Whitman (1) pendant son séjour à Concord que Curtis se révéla le plus franchement. Il y avoue son ambition d'écrire quelque chose digne du nom de poésie, secret jusqu'alors soigneusement gardé, même à l'égard de sa famille. Doué d'une beauté rare et d'une personnalité extrêmement séduisante, Mme Whitman attirait auprès d'elle les hommes et les femmes les plus cultivés non seulement de Providence où elle habitait, mais de l'étranger. Le poète novice trouva en elle la critique juste dont il avait besoin, et une

(1) Mme Whitman, née en 1803, épousa John Winslow Whitman, avocat de Boston, qui mourut en 1833. Ses fiançailles avec Poe ont eu lieu en 1848, quelques mois avant la mort de ce dernier, et furent rompues la veille de leur mariage, lorsque sous l'influence des liqueurs Poe vint voir Mme Whitman. En 1860, en défense de Poe et en réponse à ses détracteurs, elle écrivit : « Poe et ses critiques », que Curtis définit non pas un panégyrique mais une critique profonde à force de sympathie et de claire compréhension.

appréciation sympathique qui stimulait ses meilleurs efforts vers la poésie. Il lui envoya des poèmes à critiquer et de longues lettres, véritables causeries littéraires. Il y parlait de ses relations avec Emerson, Hawthorne, Thoreau, de leurs vues littéraires et sociales, de leurs longues promenades ensemble, des impressions qu'il éprouvait au cours de ses lectures. Souvent le nom de Keats ou de Shelley s'échappe de sa plume, toujours avec une affectueuse admiration. On admire la justesse de ses observations. Avec Macaulay, il croit que le poète savant est moins savant que le poète spontané. « Chez Keats, la poésie était une vie intense, un feu d'or vivant qui l'a consumé. »

En vue de ses notes « d'un Howadji sur le Nil » publiées dix ans après, voici une observation très significative : « La sévérité dans la poésie de Milton en fait le favori des intellectuels, mais cette poésie est un peu trop froide, pas assez orientale pour satisfaire des âmes poétiques. »

Dans son jugement sur lui-même il se montre très modeste, peu certain de sa vocation de poète et admet qu'il faut travailler beaucoup et longtemps avant d'arriver au pied même de la statue.

A la date de juin 1845, il écrit à M^me^ Whitman :

« Ma vie semble sans but parce que je suis ma profession en secret, tandis qu'ouvertement je m'abandonne au vent et au soleil. Cependant ce

n'est pas sans chagrin que j'entends s'affliger ceux qui me sont chers. Ils croient que je gaspille ma jeunesse ; mais j'espère qu'ils sentiront plus tard que ma vie était destinée à être ce qu'elle est. Ceci peut paraître très hardi de ma part, mais j'en suis certain. »

On ne saurait contester qu'il est presque impossible de faire une juste estimation des hommes avec qui on est très étroitement lié et dont on est contemporain. Cependant le jeune Curtis écrit à madame Whitman : « Je voudrais que vous ayez vu M. Emerson et M. Hawthorne comme je les ai connus, moi, durant cette année, à tout moment et à l'improviste. Nous verrions si vous me diriez à la fin : « le sage Emerson », « le poétique Hawthorne ».

Il est naturel que ces années à Concord, heureuses et fructueuses, aient laissé leur trace ineffaçable sur le caractère du jeune Curtis. La liberté et la simplicité absolues de sa vie déterminèrent fatalement l'habitude de penser d'une façon profonde et indépendante. Les larges solitudes des champs et du ciel, de la rivière et des bois, nourrirent les purs et nobles sentiments de l'adolescent. Aussi est-ce avec regret qu'il quitta la société des amis de Concord qu'il avait appris à tant aimer, pour entrer à New-York en automne.

CHAPITRE IV

VOYAGE EN EUROPE ET EN ORIENT

Durant cet hiver qu'il passa chez lui, en même temps qu'il consacrait ses soirs à la société, il lisait l'italien, l'allemand et le français jusqu'à cinq heures par jour et ses pensées se tournaient constamment vers l'Europe. Aussi « ses espérances en bouton » s'épanouirent-elles lorsqu'il partit pour Marseille le premier août. Ce voyage magique sur la mer d'été dura quarante-six jours. Il était accompagné de Christophe Cranch et sa femme. Ils allèrent à Gênes, à Livourne, et de là à Florence. Il fut rejoint par son frère Burrill à Rome où ils passèrent l'hiver. De Venise il traversa le Tyrol pour entrer en Allemagne. Il se fit immatriculer à l'Université de Berlin, où il suivit plusieurs cours pendant l'hiver. Au printemps, il fit à pied le tour de la Suisse, puis voyagea à travers l'Autriche et la Hongrie, remonta le Nil et visita la Palestine. Un séjour de deux mois en Angleterre,

où il fit la connaissance de Thackeray et d'autres littérateurs éminents, termina ses expériences d'Europe.

Ces quatre années passées dans les plus belles villes de l'Europe, son étude de la culture du vieux monde, ses relations avec les penseurs d'Angleterre et les artistes de l'Italie, ses pèlerinages en Egypte et en Syrie lui apprirent un cosmopolitisme qu'il n'aurait jamais pu apprendre d'une autre façon. Il s'en rend compte avant de quitter Rome, en avril. Dans son journal se trouve ce passage écrit au moment de son départ :

« J'ai lu peu de livres cet hiver et j'ai passé très peu de temps chez moi, tout seul ; mais j'ai joui de la société de tant de personnes que j'ai commencé à sentir combien tout milieu est bon, bien que différent du mien. Quand nous sommes enfants, nous nous imaginons que l'horizon est le bout du monde, mais l'homme qui habite juste au delà voit de grandes montagnes et d'immenses mers auxquelles nous ne songions pas. Nous sommes tellement liés, par une association intime, avec nos forêts tranquilles, depuis de longues années, que, lorsque nous les quittons, nous ne jouissons pas de la splendeur et de la magnificence des paysages nouveaux qui s'offrent à nos yeux.

Singulièrement sensible au pittoresque et à la poésie, il rapporte de ses voyages d'innombrables

souvenirs et impressions qu'il ne devait plus oublier.

Au cours de son voyage à Rome, il tombe tout de suite sous l'enchantement de l'Italie et note dans son journal :

« La merveilleuse profondeur de l'air et du bleu du ciel baignait mes yeux durant cette glorieuse journée. De la haute galerie du Vatican je regardais les larges jardins verts de palmes, les orangers où luisaient les fruits d'or, les touffes riches et rondes des pins italiens et la colonne qui s'élevait au-dessus des fontaines dans l'air transparent et clair, si pur que le dôme de St-Pierre semblait flotter comme une couronne plus imposante pour le spectateur éloigné. » — Attiré par les liens de fraternité de la poésie, il s'attarde aux tombeaux de Shelley et de Keats et médite sur le destin qui avait amené Keats de son nord glacial pour reposer dans une tombe italienne, et qui, étouffant la douce voix de Shelley, avait mis son cœur au lieu dont la beauté pouvait « l'énamourer de la mort ». Le cœur de notre jeune voyageur se serre en pensant à la dureté du sort qui frappa si soudainement, en silence, ces voix réservées par le ciel à l'Harmonie éternelle.

On lit dans son journal, à propos de cette visite au cimetière :

« Ci-gît celui dont le nom fut écrit sur le sable. »
« Le soleil se couchait lorsque nous quittâmes le

cimetière après un soir doux et calme. Un fleuve d'or lumineux coulait sous les arches du Colisée, mais ne pouvait adoucir l'austère gravité de sa décadence. Il paraissait froid et silencieux, comme l'image de la destinée qui le ronge. »

*
* *

Au printemps de 1848, quand la Révolution française éclata, il était à Berlin et fut témoin, le 18 mars, du fameux combat de rues. Son séjour à Paris coïncida avec quelques-unes des plus pénibles expériences de la seconde République. Il fut en Hongrie la veille de l'émeute qui plus tard amena Kossuth aux Etats-Unis. Il vit le relèvement des Milanais et l'écrasement de leurs tentatives. Ces événements éveillèrent en lui un vif intérêt, mais il était toujours calme dans ses jugements. Jamais on ne l'entendit dire un mot dénigrant ou peu sympathique sur ce qu'il observa dans les pays étrangers, car c'était le souvenir du beau qui l'emportait sur tous les autres. Il appréciait la réelle valeur des voyages et restait attentif non au détail des faits, mais à leur signification. Les statues, les tableaux et les ruines de l'Italie, l'élégance et les monuments de Paris, les splendeurs de l'Orient revêtaient à ses yeux une valeur significative par la largeur que ces impressions donnaient à son expérience et à son juge-

ment. Il disait : « Lorsque l'Italie et la Grèce et la Syrie se réalisent en pensée dans notre esprit, on peut bien dire qu'on a voyagé. »

En vérité, Curtis avait voyagé et ses voyages étaient, à certains égards, les plus riches expériences de sa vie, assurément les plus colorées et les plus pittoresques.

CHAPITRE V

CURTIS LITTÉRATEUR

Curtis revint de l'Europe et de l'Orient définitivement décidé à s'adonner aux lettres. Ses relations avec Hawthorne, Emerson, Ripley, Thoreau, la portée de ses lectures et les impressions variées de ses voyages avec Kensett, Hicks, Cranch et Hedges, le poussaient vers l'expression littéraire. Dès lors il se trouva prêt à prendre sa part active dans le mouvement de cette jeune société de lettrés dont le chef était Washington Irving. En 1851, âgé de 68 ans, Irving avec son « Histoire Knickerbocker de New-York », ses « Esquisses » et son « Manoir de Bracebridge », était le plus célèbre des écrivains américains. Hawthorne était déjà fameux par les « Contes deux fois racontés », « Les Mousses d'un Vieux Presbytère » et la « Lettre Ecarlate », le plus original des livres américains. Bryant, à l'âge de 57 ans, était le pionnier des poètes avec ses « Thanotopsis » et

« Les Ages ». Emerson, dont la prose aussi bien que la poésie étaient considérées comme l'expression d'une pensée élevée et mystique, apparaissait comme un « prophète-poète ». Longfellow était le plus lu et le plus aimé des poètes américains. Lowell, plus âgé de cinq ans que Curtis, était au faîte de la popularité acquise par sa « Fable pour les Critiques ». Il avait définitivement pris parti dans la guerre contre l'esclavage et, tout incroyable que cela paraisse de nos jours, cette attitude avait nui à ses chances de succès aux yeux de maintes personnes. Curtis, qui plus tard devint son ami intime et son collaborateur dans la lutte contre l'esclavage, n'était alors qu'un admirateur de son talent varié, mais non encore pleinement développé.

Ainsi, comme on peut le voir, c'était à ce moment-là aux Etats-Unis une époque d'intense activité intellectuelle.

Curtis apporta sa contribution à l'édifice de la littérature américaine, grâce à des matériaux tout à fait à lui et mis en œuvre d'une façon personnelle.

Notes d'un Howadji sur le Nil.

Au printemps, sa première œuvre : « Les notes d'un Howadji sur le Nil », fut publiée à Londres sous le titre de « Notes d'un voyageur sur le Nil » par Bentley, qui hésita, évidemment, à confier

aux lecteurs anglais l'équivalent arabe du mot voyageur.

Le jour où « Les Notes d'un Howadji sur le Nil » lui vinrent de son éditeur, Curtis écrit à un ami : « Mes émotions sont celles d'un arbre doué de sentiment et qui verrait à terre un de ses fruits. Ma main tremble au moment où je le reçois. Oh ! accueillez-le ! mon premier, mon seul enfant ! »

Les commentaires de la presse furent en général favorables, mais sans excès. Deux mille cinq cents exemplaires furent vendus les premiers six mois. Ce chiffre a bien son éloquence. L'auteur lui-même n'hésite pas à déclarer : « Les « Notes sur le Nil » ont été bien accueillies, mais ce n'est pas un succès fou. »

Leigh Hunt l'appelle « un livre brillant, plein de sentiment et d'imagination », et Hawthorne écrit à son ami : « Je vois que vous êtes définitivement un auteur. »

A l'admiration générale se mêlèrent quelques critiques, en particulier contre certaines descriptions un peu trop colorées et trop voluptueuses de la vie orientale. Curtis y fut très sensible. Il écrit de Providence à son père, le 15 mai 1851 :

« Mon cher père,

» La première lettre de... m'a amusé, mais ne m'a pas surpris ; pourtant, quand il m'écrit que

vous avez été choqué de mon livre, j'ai éprouvé un chagrin extrême. Ma conscience est toujours sans remords. Je n'ai pas voulu vous faire voir le livre en manuscrit, parce que je savais que nous différions tellement d'avis sur le but, que votre contrariété en serait prolongée. Mais lorsque j'ai vu que M. Raymond, que vous estimiez tant, et qui n'a pas d'amitié personnelle pour moi, avait choisi pour le magazine le chapitre le plus caractéristique, j'ai supposé que j'avais évalué trop haut la susceptibilité de l'esprit public et que l'accusation, qui ne peut que me sembler méprisable, d'immoralité ou d'indécence, ne serait pas portée.

» Je suis très fâché que... se sente obligé de parler de sens moral offusqué. Quand j'étais en Egypte j'ai senti que la vraie nature n'avait jamais été peinte. Les voyageurs ont été ou des théoriciens ou des philosophes ou des jeunes gens de plus d'argent que d'esprit ; personne n'a représenté jusqu'ici, dans aucun livre, le caractère essentiel de la vie orientale, voluptueuse, luxueuse, morbide, comme elle apparaît au voyageur. C'est cet aspect que j'ai voulu rendre. D'après tous les commentaires de la presse que j'ai vus ici (à peu près une douzaine), je me rends compte que j'ai obtenu ce résultat. La même impression se trouve confirmée par les accusations d'immoralité et d'indécence qui viennent de

New-York, où la moralité est tellement dépravée que je ne me soucie pas de telles critiques. Mon seul chagrin, c'est que vous-même ayez condamné mon livre, et je le regrette, parce qu'il ne doit pas être condamné. Les danseuses ne jouaient pas de rôle plus important dans le livre que dans le voyage, alors qu'elles devraient y figurer d'une manière saillante parce qu'elles sont la vie, et la vie éminemment caractéristique de l'Orient sur le Nil. Bien entendu vous avez le sentiment que ces chapitres auraient dû être omis, mais dans ce cas mon livre n'aurait pas eu son originalité et il n'aurait pas donné le vrai tableau de la vie égyptienne. Ce n'est que par une exagération affectée que le sens moral pouvait s'alarmer. Je suis plus irrité que contrarié ; l'éclat même des couleurs de ces chapitres est une preuve qu'ils ne sont pas impurs, mais poétiques.

« Je vous écris, mon cher père, afin que vous sachiez que je déplore votre déception, bien que je la sente inévitable. Si j'avais écrit ce livre pour vous plaire, je ne l'aurais pas fait, parce qu'il ne m'aurait pas plu ; et bien que je reconnaisse la trop grande liberté de certaines expressions qui pourraient être changées, l'esprit essentiel du livre est précisément ce que j'ai désiré qu'il fût. Je n'en aurais pas atténué le ton car je l'ai coloré avec intention. Je ne regretterai

jamais de l'avoir écrit, pas plus que je ne regrette aujourd'hui d'avoir porté des robes à l'âge de cinq ans. Je peux l'affirmer avec certitude ; ma conscience n'éprouve aucun remords. Tout ce bruit est simplement absurde.

» Votre fils affectueux,

» George William Curtis. »

Curtis avait eu le bonheur de visiter le pays des Pharaons avant que l'esprit du progrès moderne ait commencé à l'ombre des Pyramides son travail de dévastation. Le chemin de fer et le bateau à vapeur n'avaient pas encore transformé l'Egypte de l'histoire et de l'imagination, lorsque notre Howadji regarda pour la première fois les vieux temples et navigua sur le Nil jusqu'à la seconde cataracte.

Le fleuve sacré courait toujours à travers l'Egypte, antique et silencieux, comme une pensée grave et puissante qui passe à travers un rêve. Cette vie langoureuse et brillante, agissant sur son imagination, s'épanouit pleinement dans ce livre tropical et rempli des parfums de l'Orient.

La préface intrigue la curiosité :

Quand le philosophe Zenda demande au poète persan Hafiz : — « A quoi êtes-vous bon ? »

Il répond : — « A quoi sert une fleur? »

— « Une fleur est bonne à sentir », dit le philosophe. »

— « Et moi, je suis fait pour la sentir », reprit le poète.

Bien qu'il y manque la simplicité de ses œuvres suivantes, son livre reflète le charme caractéristique de l'auteur : sens du rythme, cadence harmonieuse, délicatesse et tendresse d'expressions, qui élèvent, apaisent et inspirent. Le luxe des couleurs, les allitérations brillantes, les allusions vagues et la tristesse poétique sont indissolublement liées à la splendeur orientale de ce temps. Pourtant, ce n'est pas un livre simplement voluptueux, « un Lalla Rookh » en prose. Il exprime les impressions qu'un voyage pouvait suggérer à un jeune homme d'imagination ardente, de caractère gai, et d'une culture étendue ; c'est dans cette atmosphère de rêverie que se trouve la véritable Egypte. On devait s'attendre à ce que le style fût artificiel, car n'écrivait-il pas une version moderne des « Mille et une Nuits » ? Comment écrire un livre sur l'Orient sans l'épicer des parfums de l'Arabie ? Pressentant la pensée de son lecteur, il écrit : « Je sais que vous me demanderez si l'on ne peut pas écrire de l'Orient sans un petit brin des « Mille et une Nuits », et si l'on ne peut pas se passer de Haroun-al-Raschid. Non, lecteur impatient. L'Orient est pénétré partout de ce beau parfum. L'histoire de la vie orientale est brodée de cette arabesque illusoire pour les yeux les plus jeunes. Même pour nous, les

vieux savants, l'histoire de Bagdad est-elle autre chose que celle de notre calife révéré ? Donc ce livre est un roman de voyage vrai, mais c'est aussi le livre d'un homme qui va réaliser ses rêves d'écolier, ses rêves follement romanesques et hâtivement échafaudés. »

Sous un tel enchantement, l'imagination impose sa domination. Quand il retourne au Caire, après avoir laissé derrière lui le Sphynx mystérieux et l'Egypte des légendes, il découvre, avec une curiosité pour ainsi dire nouvelle, les grêles minarets du Caire, qui brillent comme les tours d'une ville féérique.

« A nos yeux tout était pittoresque ; le chemin était rempli d'artisans revenant de leur travail : maçons, menuisiers, ouvriers, marchands de toute espèce. Pour un musulman observateur, tout ce mouvement, par ce soir et dans ce chemin, rappelait la monotonie d'une vieille histoire souvent entendue. Mais pour nous c'était toute « la parade » d'un roman oriental qui entrait à dos d'âne au Caire. Des chameaux se balançaient, fantômes du crépuscule, des chevaux bizarrement caparaçonnés allaient, monstrueux, le bout pointu d'une pantoufle rouge à l'éperon. C'était une soirée belle et joyeuse : tout le monde allait masqué. Je vis Faladeen au turban splendide et à la ceinture multicolore. Un esclave noir portait derrière lui son chibouque lacé de soie colorée et de

fil d'or. Gros et drôle était Faladeen comme aux vieux jours, et, bien que Fermooz ne fût pas là, on pouvait penser, en voyant s'abaisser langoureusement ses yeux, que de précieux vers arabes chantaient dans le tréfonds de son esprit. Pourtant, Vénus était toujours l'étoile du soir, car derrière lui venait Lalla Rookh ; elle était enveloppée d'un vaste sac de soie qui s'enflait comme un ballon au-dessus de son âne. Mais cette noirceur volumineuse devint un nuage étoilé, lorsqu'elle leva ses yeux brillants et humides. »

A la fin, l'Howadji arriva au Nil brillant au clair de lune. Le Nil et les Pyramides avaient ensorcelé la nuit, car elle était toute pleine de tableaux merveilleux et contait des romans trop beaux. Cependant, « n'écoutez pas trop les murmures de ces bords légendaires, car vous entendriez peut-être le bruit de la chute d'un corps de femme condamnée ou d'un esclave qu'on jette au fleuve. Ces choses sont toujours actuelles ; cette beauté luxueuse, cette poésie aux impressions neuves ont leurs contrastes. Le soleil tropical nourrit le serpent de la même lumière avec laquelle il dore les fleurs éclatantes ; dans les jungles ombragées, le tigre superbe est aux aguets. Ah ! dans notre poétique Orient la beauté est plus belle mais la difformité plus difforme. Le Pacha, bienveillant avec vingt ou deux cents femmes, est naturellement infidèle ; mais si la Géorgienne ballonnée

fait un faux pas, c'est dans le fleuve impitoyable qu'elle tombe ».

Méditant le mystère des traditions du passé, le Howadji va chercher Cathay, croyant entendre le Temps gémir : « Tu n'es qu'illusion et fable, ô Histoire ! »

Quoique ce livre soit un peu voluptueux, la poésie vient d'une source si pure, que rien ne peut altérer sa pureté, pas même la pauvre Gheewazee qu'il célèbre. Howells trouve même que l'auteur y est moraliste, mais un moraliste d'une espèce si séduisante et si nouvelle qu'on hésite à se servir de ce vieux mot. Quant à son charme poétique, tout lecteur cultivé doit goûter le jugement de ce critique qui s'exprime ainsi : « Si la prose était coupée en lignes commençant par des majuscules, ses allitérations musicales en auraient fait un poème pour des Anglo-Saxons »; tandis que ses autres beautés : délicatesse d'expressions, rythme et jeu d'imagination, le placent parmi les plus belles poésies de tous les temps. Où trouver des passages plus exquis que dans « Au-dessous des palmiers », ou « Un corbeau qui vole dans l'air suave du ciel », ou des extraits de « Au sud » et « Ultima Thulé » ? Qu'on les lise à haute voix, et l'on sentira tout de suite l'effet de leur beauté exquise, comme le démontre ce passage de « Au-dessous des palmiers ».

« Dans la ville « Serra di Falco », à portée du

son de l'angélus des cloches de Palerme, il y a un palmier, beau à voir. Il ressemble à une esclave géorgienne dans le harem d'un pacha. Soigneusement protégé contre les vents trop forts, il se détache au sommet d'une pente de riche verdure, frangée de fleurs brillantes et parfumées, isolé et seul dans l'air suave d'odeurs. Toutefois, il s'abaisse et s'attriste et ne porte pas de fruits. Le pauvre esclave n'a que le privilège de vivre ; des soins trop tendres lui permettent seulement de ne pas mourir. L'admiration et l'orgueil du propriétaire l'entourent de beauté et de soleil. Mais je l'ai entendu soupirer comme je passais ; une brise tiède soufflait de l'Est ; il leva ses bras de désespoir, et quand la brise, comme amoureuse de sa beauté, s'attarda dans les doux liens de ses branches, le palmier se tint immobile sur la petite colline ; et les fleurs étaient si belles et si fraîches, et les feuilles des arbres si colorées, et les fruits d'un or si éclatant sur les branches, que l'air chaud et calme du jardin ne semblait que la tristesse silencieuse et volupteuse de cet arbre. Ah ! si j'avais été poète, mon cœur aurait fondu en chansons, en l'honneur de ce fier palmier languissant (1). »

---

(1) In the Villa Serra di Falco, within sound of the vespers of Palermo, there is a palm beautiful to behold. It is like a Georgian slave in a Pacha's hareem. Softly

La tendresse et la délicatesse du sentiment de ce passage sont caractéristiques du ton du livre entier. Pourtant sa poésie est aussi souvent méditative que touchante. Il traite d'une manière fantaisiste, humoristique et même ironique ce qui se rapporte à la pensée aussi bien qu'aux sentiments.

Le Howadji en Syrie.

Le « Howadji en Syrie » charme autant l'imagination que le précédent, mais le ton est moins chaud, la couleur moins luxueuse et les observa-

---

shielded from eager winds, gently throned upon a slope of richest green, fringed with brilliant and fragrant flowers, it stands separate and peculiar in the odorous garden air. Yet it droops and saddens, and bears no fruit. Vain is the exquisite environment of foreign fancies. The poor slave has no choice but life. Care too tender will not suffer it to die. Pride and admiration surround it with the best beauties, and feed it upon the warmest sun. But I heard it sigh as I passed. A wind blew warm from the East, and it lifted its arms hopelessly, and when the wind, love-laden with most subtle sweetness, lingered. loth to fly, the palm stood motionles upon its little green mound, and the flowers were so fresh and fair—and the leaves of the trees so deeply hued, and the native fruit so golden and glad upon the boughs—that the still warm garden air, seemed only the silent, voluptuous sadness of the tree; and had I been a poet my heart would have melted in song for the proud, pining palm.

tions plus profondes. Le désert redoutable dans sa domination, avec ses vastes étendues dépourvues de toute verdure, exhale une mélancolie dans son calme implacable.

Sous les étoiles de la Syrie, loin des tentations de Mammon, qu'il est doux de renouveler les vœux à la Vérité éternelle qu'oublie la vie ! Dans cette solitude, méditant sur les fins de l'existence humaine, qu'il est consolant de dédier de nouveau au Dieu inconnu l'autel de votre cœur tombé en ruines !

Toutes les villes inspirent la vénération. Si l'auteur sentait à Rome ses pensées planer sur les ailes des poësies de Byron, en Syrie ce sont les images riches et parfumées du « Chant de Salomon » qui l'obsèdent. Dans la vallée du Zabulon, respirant l'air suave d'avril, en se promenant de Nazareth à Acre, il sent combien large et suggestif est ce chant ; un véritable poème lyrique d'été de la Syrie, la première chanson d'amour ; et ce poème, le plus passionné des poèmes, résonne dans son cœur jusqu'à ce qu'il chante à haute voix : « Que tu es beau, mon amour, que tu es beau ! »

Pour un jeune homme chez qui le sentiment poétique ne s'était pas encore « fané à la lumière de tous les jours », la première vision d'une ville fameuse marque une heure mémorable dans sa vie. Aussi, la veille au soir du jour où il devait

voir Jérusalem, assis devant sa tente, enveloppé d'une capote, notre Howadji méditatif se rappelle les sentiments qui l'avaient amené à Rome. Il se rappelle ses rêves de Rome, auxquels s'était superposée soudain Rome elle-même : « Elle se tenait au loin, silencieuse et solennelle. On ne voyait que ses dômes et ses clochers, le reste étant caché par une colline ; mais, à mesure que nous cheminions, la ville grandissait à nos yeux, les dômes et les campaniles se mêlaient dans une riche confusion jusqu'au dôme de Saint-Pierre qui terminait la parade comme un monarque. Dans les derniers rayons de soleil, la croix d'or flambait dans l'air. Perdus dans un chaos de rêves et de souvenirs, nous nous penchâmes hors de la voiture pour regarder Rome. »

Ainsi, méditant au crépuscule, il se demande :

« Qu'est-ce que la ville syrienne peut opposer aux prétentions de sa superbe rivale italienne ? Elle ne peut se vanter de Salomon dans toute sa gloire, car Hadrien fut plus magnifique bien que moins savant ; ni de la destinée visible des Juifs, dont l'empire, à l'apogée de sa grandeur sous Salomon, n'était qu'une partie de province romaine. Jérusalem ne rivalise avec Rome ni par la pompe impériale de ses souvenirs, ni par ses monuments artistiques, car ses seuls restes remarquables sont les ruines des fondements du Temple de Salomon, tandis que les ruines les

plus imposantes de la Syrie sont les débris romains de Palmyre et de Baalbec. Non! Rome vint de l'Italie et, dispersant les Juifs, détruisit Jérusalem.

» Aux myriades d'hommes qui passent en foule à travers des siècles de l'histoire, l'aigle de Rome à la tête, — comme l'armée de Xerxès dans les plaines de la Grèce, — Jérusalem oppose un seul personnage qui, à dos d'âne, porte une branche de palme et se promène sous la porte d'or de la ville. Cette palme est la baguette magique élevée vers le ciel qui harmonisera un monde discordant; cette porte d'or est le symbole du chemin par lequel celui-ci seul pourra y pénétrer qui connaît la parole magique de la palme. La plus haute espérance de l'art est de révéler sa beauté; les plus sublimes vers de la littérature sont les prophéties et les contes de sa carrière; l'effort incessant de la société est de s'établir sur la vérité qu'il enseigne.

» Dans la vision du passé, ainsi que sur un vaste champ de bataille, cette forme seule affronte la puissance de Rome, l'art de la Grèce, l'esprit de l'Egypte, et la flamme de leur gloire s'éteint devant son regard. Il entra à dos d'âne sous la porte d'or et fut crucifié avec les voleurs. Mais c'est la victime qui consacre la ville. En vain l'héroïsme de la république et la splendeur royale de l'empire essaient de dominer l'imagi-

nation et donnent un charme plus grand à Rome, Jérusalem reste la Ville-Reine de l'esprit et du cœur de la Chrétienté. »

L'esprit imprégné de l'Orient, le Howadji voit la Syrie de ses jeunes rêves, la Syrie qui évoque les images lointaines suggérées par les contes bibliques, qu'il entendait enfant et écolier. Dans la petite ville de Nazareth, la musique des cloches du couvent berça ses pensées, le disposa à la méditation, invitant son cœur à chanter des cantiques et à rappeler ses souvenirs de jeunesse : « les dimanches de juin dans l'église de campagne à laquelle il se rendait en longeant la lisière des champs ; la longue route du village, avec des chars à bancs et des cabriolets dans lesquels les fermiers endimanchés conduisaient leur florissante famille à la porte de l'église ; l'église de bois, pleine de lumière, avec son trou dans le plafond, par lequel le sacristain regardait si le prédicateur était dans la chaire ; le pasteur aux cheveux gris, vêtu de sa robe de soie d'été et dont les gants fendus à l'index lui laissaient la liberté de tourner les feuillets ; la lecture de la Bible sur un ton « gai mais monotone », dont les meilleures phrases chantent encore dans sa mémoire ». De même il se rappelle « la façon ancienne de donner le ton avec une psalmodie nasale et la basse-viole gémissante ; ...le long sermon, dans lequel les noms de Galilée et de Marie de Naza-

reth n'étaient que des sons doux, remplissant son esprit de vagues images, perdues il y a longtemps ; les fleurs et les champs ensoleillés exhalant leurs parfums par les fenêtres ouvertes et le moment où le pasteur lisait : « pourtant, je vous dis que Salomon dans toute sa gloire n'a jamais été vêtu comme l'un d'eux »; les fidèles dont tous les visages ont disparu maintenant, tous sauf celui de la chère parente qui, radieuse de royale jeunesse, s'asseyait sereine pendant le sermon à côté du vieux grand-père aux cheveux poudrés et à la canne à pomme d'or, tandis que lui, enfant de huit ans, sentait une vague tendresse l'envahir et en oubliait tout à fait le sermon ».

A Nazareth, où toute la tendresse de l'histoire de Jésus s'attache, la jeunesse de la Madone et les années de l'enfant que nul n'a racontées, c'est la personnalité du Sauveur qui captive le Howadji. Il le peint d'après son imagination, ouvrier tranquille se promenant avec son père sur les collines mélancoliques de Galilée, entendant souffler les rafales de la mer, regardant les étoiles, et se rappelant les trois jours de son enfance lorsqu'il s'assit dans le Temple à Jérusalem ; et lui, notre Howadji, se promenant sur les mêmes collines solitaires, ne voit que la seule forme grave et virile de l'homme de douleur, et il se dit en lui-même : « Voici les hautes montagnes où il fut tenté ; ici, dans sa pleine jeunesse, Satan

séducteur marcha à son côté. Les vallées aimables et tranquilles s'étendirent vertes et fleuries à ses pieds, mais le Devoir, austère et rude comme les hauteurs de Galilée, lui firent lever la tête vers le ciel. C'est ici qu'il fut transfiguré, et, lumière de la Pensée, il flotte entre Moïse et Elie, entre la Foi et le Devoir, et la splendeur de son sacrifice inonde l'histoire d'une telle gloire que les hommes l'appellent Dieu. »

Le charme le plus grand de ces deux œuvres après un intervalle de presque trois quarts de siècle est peut-être d'y retrouver le portrait de l'auteur. Plus que le Nil et le désert, plus que le pays d'un passé puissant et d'un présent sordide et tragique, plus que Cléopâtre ou Khadra ou Gheewazee, plus vif que tout cela est le portrait de l'auteur, léger de cœur dans sa jeunesse, prenant plaisir à la vie, à sa nouveauté, se plaisant à sa richesse, sensible à sa beauté, mais aussi entrevoyant ses aspects plus graves, ses chagrins et ses tragédies. Le poète Howadji n'oublie pas parmi ce luxe de couleurs et de parfums les exigences de sa propre nature, aussi noble dans ses goûts qu'impérieuse dans sa conscience.

CHAPITRE VI

CURTIS JOURNALISTE

Au printemps de 1851, Curtis remplaça Horace Greeley, qui était parti pour l'Europe comme journaliste de « la Tribune ». Son travail était varié et exigeant. Il refusa d'acheter des actions émises par « la Tribune » et de s'unir d'une manière permanente à cette entreprise, alléguant qu'il perdrait son indépendance, que toutes ses ambitions de travail personnel devraient être ainsi sacrifiées. En effet, il travailla beaucoup ce printemps-là, mais avec l'été il s'envola pour visiter Nahant, Saratoga, Lake George, Newport, Niagara et les Catskills, et pour chercher une distraction à son labeur.

Les Lotophages.

Ces voyages furent l'occasion d'une série de lettres à « la Tribune » publiées plus tard sous le titre de « Lotophages », ce qui les relia aux livres

du Howadji. Le petit volume, illustré d'esquisses faites par son ami Kensett, eut un succès très satisfaisant pour l'auteur. Essentiellement éphémère dans la forme et dans le but, ce livre révèle deux tendances de l'auteur qui se préciseront dans les « Causeries sur les Potiphars » qui parurent l'année suivante et dans « Prue et Moi », écrit quatre ans plus tard. Ce sont : l'ennui que lui cause le gaspillage de son temps dans les relations mondaines et l'habitude qu'il prend de mêler à ces impressions des souvenirs littéraires.

Il y a toujours beaucoup à admirer dans ce petit volume, même de nos jours : la fraîcheur du sentiment dans des scènes de la nature décrites d'une façon délicieuse, la sympathie pour la beauté sous toutes ses formes et la propriété des allusions et des citations. Ces citations et allusions aussi heureuses qu'abondantes, qui caractérisent les Lotophages, sont communes à la plupart de ses œuvres pendant cette période. Il est l'enfant de cette époque littéraire et paraît avoir subi les influences de son temps. A chaque scène de beauté il trouve une réponse poétique dans sa mémoire. Pour tout sentiment qu'il éprouve, il se rappelle un poète qui a chanté ce sentiment. Ses jouissances artistiques sont plus que doublées par le souvenir des vers inspirés par les mêmes impressions.

Il est intéressant d'observer combien ce livre

est le fruit d'associations d'idées provoquées par ses lectures et ses voyages. Sur le Hudson il croit voir le Rhin où chantaient les Loreleï et que traversa le batelier d'Uhland ; il y voit aussi la terre où s'attardèrent Rip Van Winkle et Ichabod Crane et où la « Fée Coupable » de Drake pécha et souffrit ; aux Catskille, lui apparaît la vierge inaccessible sur la montagne de la Princesse de Tennyson ; à Saratoga, c'est Waller écrivant un poème pouvant servir de sérénade amoureuse ; c'est la malédiction de la Bohémienne de Charles Lamb digne d'être citée à un vieil habitué qui potine sous les arcades (1) de l'hôtel ; c'est Robert Herrick fournissant une chanson d'adieu au voyageur qui part après dîner, et s'attarde pour entendre les doux airs de la musique jouée dans le jardin.

On trouve notre auteur citant, pour enrichir ses pages, le « sur la danse » de De Quincey. De Wordsworth toujours disponible, il tire les citations capables de suggérer combien durent peu les fleurs aussi bien que la jeunesse.

Une tristesse pensive passe comme un fil d'argent léger à travers cette série de charmantes esquisses. La vie est si belle, la jeunesse est si pleine d'espérances et la force de la santé si

(1) Les hôtels de Saratoga sont entourés d'arcades qui servent de promenoirs.

admirable ! Notre penseur peut-il se garder de se demander à quoi servent cette force et cette beauté et cette jeunesse ? L'auteur commence à sentir l'impulsion du moraliste en lui. Moraliste timide peut-être, jeune, hésitant, mais moraliste quand même, qui observe avec regret les tendances du monde élégant.

« Les Lotophages », eurent un succès sans pareil, car dans ce livre l'auteur enveloppait de belles scènes d'un atmosphère moins aride que celle d'une ville mondaine ; il y avait là surtout une étude aimable mais pénétrante de certains aspects de la société américaine, vue à la lumière des voyages dans le vieux monde.

Potiphar Papers.

Du travail de Curtis pour Putnam's Magazine résultèrent deux œuvres qui le firent mieux connaître dans le monde des Lettres que les livres du « Howadji » : les « Potiphar Papers » (Causeries sur les Potiphars) et « Prue et Moi ».

C'était pour fournir des distractions aux lecteurs que, dans le second numéro de Putnam, le rédacteur F. Briggs suggéra à Curtis d'écrire un article sur la société. « Vous, Howadji, qui portez une petite bougie dans le monde élégant, vous le décrirez à cette lumière. » Donc, Curtis écrivit la première causerie intitulée « Notre meilleure Société ». C'était une critique sévère des

folies, des faiblesses et de l'affectation des cercles qui croyaient que l'hospitalité consiste dans une profusion illimitée de terrapin et de champagne. Malgré son ironie, elle fut reçue avec des applaudissements. On pensa que peut-être le nom du personnage principal était plus suggestif que les faits ne le justifiaient, que l'auteur peignait avec un pinceau un peu trop chargé ; toutefois cela n'empêcha pas la satire de ravir le public. Elle fut suivie d'autres écrites sur le même ton, toutes publiées sous le titre de « The Potiphar Papers ».

Elles étaient, jusqu'à un certain point, des exagérations d'incidents fortuits décrits comme caractéristiques, mais leur but sérieux, leur « humour » délicat, les détails amusants et certaines attaques un peu vives contre les nouveaux riches leur valurent une grande popularité.

Ce livre est non seulement un tableau de la société, mais aussi un reflet de l'esprit de l'auteur. Elevé dans le pur idéalisme de la Nouvelle-Angleterre, mais sachant apprécier les délices de la vie, patriote sincère et fier de sa patrie, Curtis fut profondément ému par ce qu'il observait d'avarice et de vulgarité, d'ostentation grossière et d'émulation à dépenser de l'argent. Le premier chapitre, le meilleur, expose ces sentiments ; les autres, qui développent la même idée, sont pleins de bon sens, d'humour et de philosophie.

Mmes Potiphar, Crésus et Gnu sont devenues les noms évocateurs de caractères, sinon de classes.

Cependant comme satire, ce livre reste au-dessous de celui de Thackeray, sur lequel il fut évidemment modelé. Curtis admirait infiniment le satirique anglais, estimant « Vanity Fair » le meilleur sermon qu'il ait jamais lu. Mais son talent de puritain ne pouvait se plier aux exigences du style de Tackeray. Il a moins d'imagination, aussi ses personnages ne sont-ils pas aussi vivants. D'autre part, sa foi innée dans une nature humaine confiante et affectueuse exclut l'ironie caustique qui marque le génie de son modèle. La plus haute valeur de son livre découle de la force et de l'élévation des intentions. Ce n'est pas un spectacle banal que de voir un jeune homme mettre au pilori des vices séduisants et employer l'ironie, afin d'augmenter l'idéal de noblesse morale.

Prue et Moi.

Le second livre qui parut dans le « Putnam's » est « Prue et Moi ». Parke Godwin, un des rédacteurs de ce périodique, dit: « Nous attendions ces esquisses comme la suite d'un roman, et, quand elles arrivèrent, nous gazouillions comme si par quelque mérite personnel nous avions attrapé un rayon de soleil. » « Rayon de soleil », heureuse

expression pour désigner ces délicates arabesques de la fantaisie. Si Curtis n'avait écrit que ce livre, sa renommée aurait gagné plutôt que perdu, car son nom aurait été seulement associé à cette production parfaite. Il est probable que Lowell y pensait lorsqu'il écrit à Curtis : « Si les lettres vous avaient retenu, toute palme vous aurait appartenu », car dans ce petit volume, à ce qu'il me semble, il y a plus de l'homme, du penseur, du rêveur, de l'artiste, du moraliste, que nulle part ailleurs dans la grande masse de ses écrits.

Dans « Prue et Moi », les épisodes sont peu nombreux ainsi que les personnages, puisqu'ils se réduisent au vieux comptable et à sa femme immortelle, à Titbottom et Bourne. Le sujet n'est pas nouveau. Les réflexions d'un philosophe sur les fortunes, les succès, les échecs, les réalités et les impostures de ses semblables ont été écrites dans mainte langue auparavant, car les contrastes de la vie sont aussi vieux que l'humanité et tous ceux qui pensent sont obligés d'y penser. Mais ce qui fait la distinction de Curtis, c'est que sa pensée est saine et subtile, profonde et gracieuse dans son expression et essentiellement noble dans son esprit. On sent une joie tranquille dans la bonté, la pureté et l'affection suggérées par les différents caractères et les diverses scènes.

La modeste Prue, aimante et fidèle, est la véritable inspiratrice du livre. On sent que son amour pour la poésie, le plaisir qu'elle prend aux meilleurs passages des beaux livres que son mari lui lit, les yeux humides ou brillants, ses jouissances artistiques, toutes ses émotions en un mot, naissent de sa sympathie, de son affection pour lui. On sent en revanche que l'amour de cette femme gracieuse fait pâlir en lui les splendeurs de la Nature, de la littérature et de l'imagination, malgré l'enchantement puissant qu'elles exercent.

Dans l'esquisse intitulée : « L'heure du Dîner », le vieux comptable écrit ses observations sur la haute société à laquelle il ne se mêle pas, mais qui l'intéresse beaucoup. Il aime à se promener le soir sur les grands boulevards, pour voir passer les belles jeunes filles qui sortent dîner en ville. Il se représente, à voir ces charmantes Aurélia (c'est ainsi qu'il les désigne), leur façon d'entrer dans les salons de leurs amis ; il écoute leurs mots d'esprit et observe la splendeur de leur toilette, l'effet de leur beauté éclatante et même la tenue des beaux cavaliers qui leur donnent le bras pour les conduire à table. Son imagination, se glissant entre Aurélia et ses amis, entend les jolis compliments et les gaies ripostes.

Il raconte comment un soir, en se retournant pour contempler une charmante « Aurélia » qui

passait en voiture, il culbuta, au coin d'une rue, la charrette d'une vieille vendeuse de pommes. Lui, charrette et vieille marchande tombèrent à terre pêle-mêle. Il se réjouit d'avoir offert à Aurélia l'occasion de faire à table un conte piquant de sa chute.

Un homme de lettres bien connu, rédacteur du « New-York Times », avoue avoir lu ce livre exquis une fois par an, quarante ans de suite, et trouvé que son « charme subtil » devenait plus charmant et plus subtil à chaque lecture.

La caractéristique des livres du Howadji et des Lotophages, c'est-à-dire leur abondance de citations, est décidément atténuée dans « Prue et Moi ». Les citations se réduisent à un vers isolé çà et là, et, légèrement modifiées, conduisent à des allusions heureuses et gracieuses. Les émotions des premières œuvres se transforment en sentiments chastes et nobles. Les caractères sont des créations vagues et indécises comme celles d'un rêve, mais charmantes, pathétiques ou tragiques dans le cadre de la vie ordinaire. Les personnages ont beau apparaître comme irréels et diaphanes, ils restent vraisemblables et humains.

Les trois esquisses qui constituent la plus grande partie du livre ne peuvent pas être jugées par comparaison avec d'autres œuvres, car chacune est unique en son genre. « Les lunettes de Titbottom » développe une idée que Hawthorne

aurait pu choisir, mais elle est imaginée d'une manière tout à fait originale et mise en œuvre avec une grâce fantaisiste, qui fait de l'allégorie une charmante réalité.

Dans l'esquisse « De la mer aux côtes », l'imagination joue avec le désir inquiet de visiter tous les pays et tous les climats.

Curtis seul pouvait écrire « Mes Châteaux en Espagne » avec ces pensives aspirations et ces tendres regrets, et cet étrange pouvoir de suggestion qui jette un enchantement sur le lecteur convié à se réunir avec des personnages fameux de la fiction et de l'histoire, à l'occasion d'un banquet dans un château espagnol. Voici la liste, encore qu'incomplète, des invités : La fille de Jephté et le chevalier Bayard, Salomon et la Reine de Saba, Shakespeare et Mme Rawdon Crawley. Spencer doit conduire sa Reine des Fées qui présidera le thé ; Aspasie, Ninon de l'Enclos et Mme Battle joueront au whist avec la Reine Elisabeth. Washington apportera des cigares de choix pour sir Walter Raleigh. Chaucer, Browning et Landor parleront avec Gœthe qui amènera Le Tasse d'un bras et Iphigénie de l'autre. Bourne, vieil adorateur de Prue, la conduira dans le menuet, et le vieux comptable invitera pour la première valse la belle jeune fille vaguement entrevue quelquefois dans son plus beau château. « Et toutefois, si nous ne pouvons

atteindre l'Espagne, ou si les conviés ne veulent pas venir, quoi donc ? Révèlerai-je un secret ? J'ai déjà reçu cette compagnie dans mon petit salon et Prue présidait d'un air aussi majestueux que Sémiramis à sa cour. N'ai-je pas dit que je défie le temps ? l'espace espérera-t-il m'intimider ? Je tiens les livres le jour, mais, la nuit, les livres me tiennent. Ils me laissent aux songes et aux rêves. Le confesserai-je ? De temps en temps, en lisant à ma Prue « Cymbeline » ou peut-être un « Conte de Canterbury » je croyais voir distinctement devant moi la grande route qui mène en Espagne et, quand elle levait les yeux et souriait avec sympathie, je pensais que j'étais déjà dans les châteaux de mes rêves. »

Ce livre eut le succès que peuvent avoir deux ou trois livres au plus dans une génération. La tendresse pensive et les vagues regrets impressionnèrent les jeunes qui le trouvèrent un livre excellemment écrit. Quant aux personnes âgées, elles le trouvent incomparable et le donnent en cadeau dans toutes les occasions possibles.

Le style de cette œuvre originale est du meilleur art moderne. C'est un style mesuré, rythmé et harmonieux. Il perd infiniment à la traduction, mais l'esprit qui l'anime et l'atmosphère de rêve qui y flotte sont sentis malgré tout.

En voici un exemple : « Mes châteaux en Espagne se trouvent élevés et beaux, dans une

atmosphère lumineuse et dorée, un peu voilée peut-être comme pendant l'été de la Saint-Martin, sans vent ni tempête. Toutes les montagnes sublimes, les belles vallées et les doux paysages que je n'ai jamais vus, y paraissent réunis. Les hautes tours commandent une noble vue des Alpes, si belle, à vrai dire, que je n'ai aucune envie d'aller en Suisse. Le Nil coule à travers mes champs ; le désert touche à leurs bords et Damas s'élève dans mon jardin. J'entends dire qu'on a transporté le Parthénon dans mes possessions. La Corne-d'Or est mon vivier ; les troupeaux de la Toison d'Or paissent sur la plaine de Marathon et le miel de l'Hymette est distillé des fleurs qui poussent dans la vallée d'Enne. Par les fenêtres de ces châteaux regardent de belles femmes que je n'ai jamais vues, mais dont les poètes ont peint les portraits. Elles m'attendent, comme m'attend l'enfant aux cheveux blonds, disparue de mes yeux il y a longtemps, maintenant grandie dans une incroyable beauté. Des lumières qui n'ont jamais resplendi tombent, le soir, dans les salles voûtées sur des banquets jamais servis. Les troupes de musiciens que je n'ai jamais commandées jouent toute la nuit, ensorcelant en silence la brillante compagnie qui ne s'est jamais réunie. Durant de longues matinées, les enfants que je n'ai jamais eus jouent dans les jardins que je n'ai jamais

plantés. J'entends leurs voix éloignées et presque éteintes dire doucement: « Papa ! Papa !» Je vois la jeune fille perdue, aux cheveux blonds, descendre l'escalier majestueux de mon château et sortir sur la pelouse pour jouer avec ces enfants. Ils s'en vont courant dans le jardin, criant doucement : « Maman ! Maman ! »

» Mais il y a une magie plus étrange que celle-ci dans mes propriétés espagnoles. Les pelouses sur lesquelles je jouais dans la vieille ferme de mon père, vendue quand il a fait faillite, sont toutes là ; pas un brin d'herbe séché, pas une fleur fanée. Les feuilles vertes ne sont pas tombées des bois depuis une cinquantaine d'années, et un automne éblouissant a brillé pendant cinquante ans sur ces arbres gardés dans mon souvenir.

» Ainsi, lorsque je médite sur mes châteaux espagnols, j'y vois Prue, comme mon cœur la vit, la première fois, debout à côté de la porte de son père. « La vieillesse ne peut pas la flétrir. » Il y a un enchantement dans l'air espagnol qui paralyse le temps et le fait passer invisible et impuissant. J'admire beaucoup les Alpes que je vois si distinctement de mes fenêtres espagnoles. Je prends plaisir au goût des fruits du Midi qui mûrissent sur mes terrasses. Je jouis de l'ombre pensive des ruines italiennes dans mes jardins ; j'aime à chasser les crocodiles et à par-

ler avec les sphinx sur les bords du Nil qui coule dans mon domaine. Je me plais à boire du sorbet de Damas et à tondre mes troupeaux dans la plaine de Marathon. Mais j'abandonnerais tout céla à jamais plutôt que de me séparer, même un jour, du portrait espagnol de Prue. Ne l'ai-je pas abandonné pour toujours afin de vivre avec l'original changeant de ce portrait? »

CHAPITRE VII

CURTIS HOMME POLITIQUE

Deux événements d'une importance capitale marquèrent l'année 1856 pour Curtis et décidèrent définitivement de la direction de sa vie : son mariage et son entrée dans la politique. Le jour des Actions de Grâce (1) de cette année, il épousa Miss Anna Shaw à laquelle il s'était fiancé l'année d'avant lorsqu'il commençait « Prue et Moi ».

Lutte contre l'esclavage.

Ses relations avec la famille Shaw avivèrent sa sympathie pour la cause de l'abolition, puisque le père et la mère de sa fiancée étaient ennemis infatigables de l'esclavage et croyaient de leur

(1) Le dernier jeudi du mois de novembre, fête nationale traditionnelle depuis les temps des colonies, instituée pour remercier Dieu des récoltes obtenues.

devoir de combattre ce mal à tous les moments et de toutes les façons possibles. Ce n'est pas que Curtis soit jamais resté indifférent à ce grand problème. Les déplorables conséquences morales de l'esclavage étaient si visibles, qu'elles forçaient tous les penseurs à s'y intéresser. En 1848, James Russell Lowel avait écrit un poème dénonçant amèrement les maux de l'esclavage, au moment où l'on examinait l'annexion du Texas, qui devait entrer dans l'Union comme Etat esclavagiste. Le Texas étant un pays presque inconnu, l'esprit anti-esclavagiste du Nord ne s'en était pas ému. Mais en 1856, lorsque les esclavagistes essayèrent d'étendre l'institution de l'esclavage dans le nouveau territoire qui s'apprêtait à entrer dans l'Union, c'est-à-dire dans le Kansas et le Nebraska, l'état de l'opinion fut complètement modifié.

De nombreux émigrants de la Nouvelle-Angleterre s'y rendirent, dans l'espoir d'en faire des Etats libres ; de même, des esclavagistes en grand nombre, principalement du Missouri, s'y installèrent avec l'intention d'influencer l'opinion publique et de faire entrer dans l'Union ces deux Etats comme esclavagistes ; ces derniers furent aidés par la force et l'autorité du gouvernement fédéral du président Pierre. Le 21 mai, les forces esclavagistes s'étaient emparées de la ville de Laurence, capitale du Kansas, et avaient brûlé

deux imprimeries et la demeure du gouverneur du territoire. Tout l'été, la guerre du Kansas continua avec un violence variable. Charles Summer, ardent abolitionniste, sénateur du Massachusetts, après son discours au Sénat sur le « Crime du Kansas », dans lequel il faisait le procès des esclavagistes, échangea des coups de poings avec Préston Brooks de la Caroline du Sud et fut grièvement blessé. Jamais les agressions des défenseurs de l'esclavage n'avaient été aussi violentes. Pour la première fois, les grands partis politiques étaient définitivement rangés en ordre de bataille l'un contre l'autre, sur la question de l'esclavage. En juin, le parti républicain récemment formé désigna le général Frémont, ouvertement hostile à l'esclavage, comme candidat à la présidence.

Les vives sympathies de Curtis ne pouvaient résister à cet appel de la justice. Il se décida à faire campagne aux côtés de Frémont.

Depuis longtemps il avait en lui des convictions profondes à l'égard de l'esclavage. Dès l'âge de 20 ans il avait prévu que la nation se diviserait sur cette question. De Concord il écrivit à son père en 1844 :

« Je viens de lire le discours de John Quincey Adams à ses constituants en 1842 et les brochures de Channing sur l'esclavage. Ils prévoient, comme je le pense moi-même, que le pays finira

par se diviser à propos de l'esclavage. Ce ne sera pas le résultat de l'agitation du Nord, mais des efforts perpétuels du Sud pour étendre ses limites et prolonger la durée de cette institution. Cette entreprise maintenant reconnue est le grave problème qui divise les partis. Son succès ne sera pas toléré par la conscience des hommes du Nord. La politique du Sud outrage les sentiments moraux et la loi ; et, en réponse aux remontrances du Nord, elle menace de dissoudre l'Union. »

Regrettant que Daniel Webster ne se soit pas déclaré avec fermeté contre l'extension de l'esclavage, il ajoute ces lignes prophétiques, si l'on considère les événements qui suivirent : « Si les hommes d'État les plus forts n'arrivent à aucun résultat, il faudra que des hommes se lèvent, en dehors de la politique, pour régler cette question. M. Choate et M. Winthrop se tiennent à l'écart de la lutte, tandis que des hommes qui ne peuvent parler avec éloquence aux masses iront demander la justice au Sud. Mon cher père, écrivez-moi, quelle est votre opinion sur ce point... J'espère que toute noblesse et toute générosité n'ont pas abandonné la politique. »

Dans ces derniers mots se cache la force secrète qui germe durant ces douze années dans son cœur et le pousse, inconsciemment peut-être, vers la vie politique. Sa conscience puritaine ne

lui permettait pas de se taire quand il s'agissait d'une question morale. Dans « les Causeries sur les Potiphar », il avait déjà laissé deviner ses tendances et ses sympathies. Toutefois c'est une surprise d'apprendre que, de tout temps, un politique se cachait dans cette vie ennoblie par la fréquentation de l'élite intellectuelle et artistique des deux mondes : un politique pour lequel la politique était une science libérale et une foi généreuse. Alors ce fut avec joie et fierté que les abolitionnistes lurent son discours aux jeunes gens de l'Université Wesleyenne à Middleton. Conn. le 6 août 1856, dans lequel il déclare que c'est un devoir impérieux pour tous les Américains de se ranger du côté de la justice et de la liberté dans le conflit de Kansas.

Ce discours, intitulé « Le devoir de l'homme de lettres », fut remarqué partout aux Etats-Unis. Jusqu'alors il ne s'agissait que de vote. Plus tard, beaucoup tombèrent sur le champ de bataille parce que la plupart ne furent pas assez courageux pour affronter le Sud dans la bataille électorale.

Curtis n'avait que 32 ans et se sentait trop jeune pour servir de guide, mais assez vieux pour être l'ami de ses jeunes auditeurs.

« Trop jeune pour servir de guide, je suis assez vieux pour servir d'ami. Vous ayant assez peu devancé dans la grande bataille de la vie pour

vous faire profiter de mes propres observations, je suis encore assez vieux pour partager avec vous l'expérience des autres hommes et celle de l'histoire. Je voudrais bien parler avec vous des charmes de l'érudition pure, de la dignité et de la valeur de l'homme cultivé, de la relation abstraite de l'érudit à l'État. L'air doux que nous respirons, et le repos du milieu de l'été, nous invitent aux entretiens moraux et intellectuels ; mais auriez-vous compté comme un ami de la Grèce celui qui aurait discuté tranquillement de la nature abstraite du patriotisme, ce jour d'été où Léonidas et ses trois cents immortels tenaient tête aux Perses aux Thermopyles ? Et aujourd'hui, pendant que le savant médite sur ce geste, l'air qui entre doucement par les fenêtres obscurcit son cabinet d'étude et l'oppresse pendant qu'il lit. Flottant à travers le continent, et flétrissant les moissons, de l'Atlantique au Mississipi, un nuage noir obscurcit la page qui rapporte le vieux crime, et oblige le savant à reconnaître que la liberté a toujours ses Thermopyles, et que ses Thermopyles à lui, c'est le Kansas. » .

De Summer (1) il dit : « Dans une république, un

---

(1) Charles Summer, homme d'Etat américain de Boston, né en 1811, mort à Washington en 1874. Avocat renommé, il occupa la chaire de droit constitutionnel à

savant parle pour la liberté et son sang éclabousse le sol du Sénat. Cette souillure maudite ne s'effacera jamais de la mémoire ni de la tradition. » Du rôle des intellectuels, il dit : « Ainsi que tout homme a une conscience, qui le dirige, ainsi tout Etat possède une classe dirigeante dont les membres sont les prêtres de l'esprit, non du corps. Ce sont les intellectuels. Elever et corriger le sentiment public constituent la fonction de l'intellectuel dans l'Etat.

» Si donc tels sont l'érudit et sa fonction, s'il est vraiment la conscience de l'Etat, la loi fondamentale de sa vie est la liberté. A quoi servirait à un homme une pensée qui aiderait le monde, s'il ne pouvait la manifester au monde ? Une telle pensée lui viendrait comme Jupiter à Sémélé. Il serait consumé par la splendeur qui le possède en secret. »

Dans ce même discours, après avoir dessiné le caractère de Milton comme le type presque par-

---

Harvard. Membre du Sénat en 1850, il se fit remarquer par l'ardeur de la campagne qu'il mena contre l'esclavage et par les qualités d'orateur les plus brillants. Au moment du conflit du Kansas (1836), l'ardeur de ses convictions l'entraîna à une lutte à coups de poings avec Breston Brooks de la Caroline du Sud, lutte qui faillit lui être fatale. Sous la présidence de Lincoln, il eut une part prépondérante à la gestion des affaires étrangères de l'Union.

fait du savant idéaliste, il fait un résumé bref et précis des attaques du pouvoir esclavagiste, depuis la formation des Etats-Unis jusqu'au projet de la loi sur le Kansas-Nebraska.

Il fait un tableau poétique et expressif des hommes du Connecticut qui répondirent à l'appel de Lexington et de Boston.

« Par ces rues mêmes ils marchèrent, ceux qui ne revinrent jamais. Ils tombèrent mais ils ne peuvent mourir. Aucune des victimes qui dorment sous le gazon vert du Connecticut n'est plus vraiment martyr de la liberté que tout homme assassiné dans les plaines silencieuses du Kansas.

» Mes frères, je vous appelle à la grande lutte pour la liberté. Je vous appelle pour vous demander de déclarer en toute occasion et dans le scrutin présent, que dans la fertile plaine du Kansas, au cœur du continent, « l'upas » (1) de l'esclavage ne sera jamais planté. Je vous adresse cet appel pour déterminer si cette expérience de la liberté humaine, méprisée par le despotisme, sera, par son échec, une honte et un reproche. Je vous appelle pour défendre l'espoir du monde. Les voix de nos pères qui moururent pour la liberté et celles de nos frères qui viennent de tomber dans les plaines du Kansas vous appellent à la bataille.

---

(1) Upas : urticée de Java vénéneuse.

Les enfants de nos enfants s'élèveront-ils pour nous bénir ou nous maudire ? Voilà notre Marathon, notre Lexington. Les cœurs des hommes courageux battent avec nous. Le conflit est féroce. L'issue est entre les mains de Dieu, mais Dieu est bon. »

Avec ce discours, le premier que Curtis prononça sur les affaires publiques, le parti qui résistait à l'extension de l'esclavage sut qu'un partisan illustre avait épousé sa cause et y apportait non seulement le courage fougueux du Cavalier, mais la fermeté incoercible du Puritain.

« Le conflit est féroce, mais Dieu est bon. »

*
* *

En automne, il se lança dans la campagne électorale. Il fit un tour en Pensylvanie pour y prendre la parole à l'occasion des élections de l'Etat en octobre. A son retour il prononça de fréquents discours au Connecticut et dans l'Etat de New-York.

N. P. Willis, littérateur bien connu de son temps, raconte qu'il fit dix kilomètres en voiture pour entendre Curtis dans un discours de carrefour. Il pensa d'abord que l'auteur du Howadji était trop beau et trop bien mis pour être un orateur politique, mais au fur et à mesure qu'il l'écoutait il reconnut son erreur. Il entendit un discours

logique et rationnel en même temps qu'éloquent, et ce discours le décida à voter pour le candidat antiesclavagiste. Celui-ci fut défait mais ce n'était là qu'un incident dans la grande lutte désormais engagée.

Curtis orateur.

Les quatre années suivantes, qui précédèrent la grande campagne de 1840 et la guerre civile, furent pleines de travail pour la « Grande Cause ». Curtis continuait à faire des discours sur les principes du bien-être public : « La Démocratie et l'Education », « Le Patriotisme », « Sir Philip Sidney », « l'Idéal du Gentleman », aussi bien que sur des sujets d'un intérêt populaire, toujours à la satisfaction de ses auditeurs, et avec quelque profit pour lui-même. A cette expérience de la vie publique Curtis dut sa maîtrise dans l'art de l'éloquence, qui fit de lui le plus grand orateur de son temps. Ses discours étaient en général écoutés avec une grande admiration et il fut presque toujours cordialement accueilli, même quand il venait, ainsi qu'il arriva fréquemment après 1866, un discours incendiaire à la main. Une fois seulement, à Philadelphie, des désordres se produisirent dans la salle où il donnait une conférence sur « L'Aspect Actuel de la Question de l'Esclavage », et le chef de la police fut obligé d'intervenir. Malgré les interruptions, la voix de Curtis

resta toujours ferme et sonore et il se montra d'un calme parfait jusqu'à la fin de son discours. Avec sa douceur bien connue il montra aussi en cette occasion un courage intrépide.

L'organisation du Parti Républicain.

Étant entré dans la carrière politique, Curtis y travailla assidûment. Il s'intéressa à l'organisation du parti républicain. Il assista comme délégué à la Convention Nationale Républicaine de Chicago qui désigna Abraham Lincoln comme candidat à la Présidence des Etats-Unis en mai 1860. Bien que ce fût sa première expérience d'une si vaste assemblée, il se distingua par une attaque à la fois brillante et inattendue contre les délégués de New-York.

Il avait été décidé que la déclaration de principe de la Convention serait rédigée de telle sorte, que les plus timides des opposants, notamment les Etats du « Bord » (1), ne seraient pas effrayés. M. J. R. Giddings, représentant de New-York, qui espérait que le parti serait un instrument pour l'arrêt de l'extension de l'esclavage, et même, avec le temps, pour son abolition, proposa d'ajouter à cette déclaration de principe le prélude de la déclaration de l'Indépendance :

---

(1) Voir page 13, note 2.

« Que tous les hommes naissent égaux, qu'ils sont doués par le Créateur de certains droits inaliénables, parmi lesquels sont la vie, la liberté et la poursuite du bonheur ; qu'afin de procurer ces droits, des gouvernements se sont institués parmi les hommes et tirent leurs justes pouvoirs du consentement des gouvernés. »

L'amendement fut rejeté et M. Giddings, désespéré, quitta la salle. « Il me semblait, dit Curtis, qu'à ce moment les ombres de tous les martyrs de la liberté suivaient ce vieillard vénérable, au fur et à mesure qu'il s'éloignait. »

Tout à coup, de la délégation de New-York un jeune homme d'une beauté frappante sauta sur une chaise et demanda la parole. Une démonstration bruyante d'impatience le salua. Croisant les bras, il dévisagea l'assemblée et attendit : « Messieurs, dit-il, nous sommes dans une assemblée où la parole est libre ; on m'accordera le droit de parler. Je n'ai que très peu de mots à vous dire, mais je les dirai. S'il le faut, je me tiendrai debout ici jusqu'à demain. »

Une seconde explosion d'impatience ébranla le « Wigwam » et Curtis attendit. Son courage triompha et le silence se fit. Il parla, et ses paroles sonnèrent comme l'appel d'une trompette. « L'assemblée est-elle un parti de la liberté, réuni sur les bords des prairies libres pour faire avancer la cause de la liberté et des droits humains ?

Les représentants de ce parti oseront-ils rejeter la doctrine de la Déclaration de l'Indépendance qui affirme l'égalité et les droits de l'homme? » D'une voix vibrante, il renouvela l'amendement de M. Giddings. Ses mots tombèrent comme une étincelle sur des copeaux, et, avec un cri d'enthousiasme unanime et presque assourdissant, la Convention adopta son amendement. A ce moment, se tenant debout dans l'assemblée, intrépide au milieu de la multitude agitée, avec son beau visage radieux de ferveur résolue, sa voix mélodieuse et pénétrante, il aurait pu représenter un idéal et devenir la personnification poétique de ce mouvement irrésistible qui éveilla les gens du Nord à la lutte décisive contre l'esclavage. Cette impression ne fut pas affaiblie par une plus intime connaissance de sa personne. Ceux qui le connurent de plus près trouvèrent en lui les qualités et les promesses qu'il avait révélées en ce jour mémorable à Chicago.

La guerre civile.

Des événements d'une importance nationale se succédèrent avec une rapidité étonnante, Lincoln fut élu. La guerre civile éclata, et le pays se trouva dans une détresse effroyable et inattendue. Deux frères de Curtis et un frère de sa femme s'enrôlèrent, ainsi que beaucoup de ses amis, et Curtis se tint prêt à partir quand l'appel vien-

drait. « Je n'envie aucune autre époque », dit-il, « je crois avec tout mon cœur à la Cause et à Abraham Lincoln. »

Son frère John tomba sur le champ de bataille, glorieusement frappé pour l'Union et la liberté. Mais, à travers cette tempête, Curtis garda sa sérénité d'esprit qui est la marque d'un caractère noble et bien équilibré.

Il écrit à C. E. Norton, un de ses meilleurs amis : « Quel été nous avons eu ! Presque rien ne nous a manqué ; nous avons une comète aussi ; une comète vue la dernière fois, au moment de l'abdication de Charles-Quint, de la reddition de Calais, du couronnement d'Elisabeth, alors que Ben Jonson et Spenser étaient encore vivants et que Philip Sidney n'était qu'un enfant de deux ans.

» La mort du jeune Winthrop fait un grand vide dans notre petit voisinage. Nous le connaissions si intimement et l'aimions si bien, et il était si souvent chez nous, qu'il semble être mort dans nos bras. »

A cette époque, Curtis accepta l'emploi de rédacteur du Harper's Weekly. Il fut convenu qu'il y serait tout à fait indépendant. La guerre était à son point culminant. Les questions de l'heure étaient nombreuses et compliquées. Le désordre et la confusion dans le Congrès, la possibilité de complications à l'étranger, l'approche de l'élec-

tion présidentielle avec toutes ses conséquences possibles, étaient l'occasion de graves anxiétés.

Dans cette situation, le travail entrepris par Curtis fut de la plus grande importanée, mais il ne recula pas devant sa responsabilité. Il apporta, à la discussion des affaires publiques, une grande richesse de documentation historique et politique, et l'habitude d'une profonde réflexion.

Sous l'administration de Lincoln, Curtis se sentait en sympathie parfaite avec lui. Il croyait que son jugement était bon, ses motifs sains et incorruptibles, et qu'un changement à la Maison Blanche serait un grave risque. Pendant cette période troublée, il travaillait sans cesse pour la Cause, par la plume et par la parole, pour éveiller et guider l'opinion publique, encourageant ceux qui restaient dans les voies ordinaires de travail, et louant ceux qui marchaient sous le drapeau de la Liberté. Il ne perdit jamais l'espoir dans la victoire ultime du Droit. Mais il fut très sobre dans sa joie, quand vinrent les nouvelles de la reddition du général Lee à Richmond, à la pensée de ceux qui avaient donné leur vie afin que l'Union pût vivre. Il s'écrie :

« Que de douleurs saluent notre triomphe ! »

Le lendemain, toute la nation fut à son tour rendue « sobre dans sa joie » par la perte de Lincoln (avril 1865). Il écrit alors à un ami : « Cette nuit, par un clair de lune brumeux de

printemps, pensant à l'homme que nous avons tous aimé et honoré, et que nous avons accompagné au champ du repos dans la vaste Prairie (1), je sens que je ne peux ni trop honorer ni louer trop haut les gens qu'il représenta et qui, comme lui, ont été fidèles jusqu'à la mort. Il était si tendre et si patient, que c'est pour moi une triste joie maintenant que sa patience m'ait rendu plus patient, et que je n'aie jamais douté ni de son cœur ni de sa tête. Dans la seule entrevue que j'ai eue avec lui, il me tendit la main d'une façon paternelle en me disant adieu : « Ne doutez pas » du résultat, je crois que nous en sortirons » quand même. »

» Nous en sommes sortis, au moins de la guerre, et encore je ne peux pas le croire. Voilà sur la cheminée les portraits des trois jeunes gens qui sortirent de cette pièce pour s'engager, mon frère, Théodore Winthrop et Robbie Shaw. Ils sont morts tous trois;... et maintenant je place la tête de notre cher maître auprès d'eux et je sens que chaque goutte de mon sang, chaque pensée de mon esprit et chaque affection de mon cœur sont consacrées à achever le travail rendu saint et pour jamais impératif par de si incalcu-

---

(1) Lincoln fut enterré à Springfield, capitale de l'Illinois, Etat tout en plaine ou « Prairie ».

lables sacrifices. Que Dieu nous garde tous aussi fidèles qu'ils se sont montrés dans cette heure qui mit à l'épreuve les âmes des héros. »

Cette prière fut exaucée par les trente dernières années de sa vie, qu'il consacra tout entières à défendre des idées larges et généreuses.

Le suffrage des femmes.

La guerre était terminée, mais Curtis ne s'écarta pas de la voie qu'il avait choisie, afin de travailler au bien public. Il accepta la nomination de délégué à la Convention pour refaire la Constitution de New-York. Il y fut amené par son sens du devoir, comme le montre sa lettre à Norton, le 6 mai 1867 :

« Vous ne pouvez vous imaginer combien je suis fâché de mon été perdu, perdu avant que les gelées ne soient finies. Mais, quand on me pria d'accepter, j'y réfléchis très attentivement et j'en conclus que je ne devais pas refuser. Ce sera un travail long et ardu ; cependant je m'intéresserai à toute la nouveauté d'une assemblée délibérante. Je lis les débats de la Convention de 1846 qui sont ennuyeux et d'une longueur interminable. Tout ceci durant la canicule. »

Bien qu'il travaillât assidûment dans la Convention, il ne perdit pas son antipathie pour ce labeur. Il défendit beaucoup d'idées nouvelles, parmi lesquelles une des plus caractéristiques

montre sa vive sympathie pour le progrès : le suffrage des femmes. Dans une Convention qui comptait des noms tels qu'Everts, Folger, Wheeler, Greeley et Tilden, il fut le plus grand défenseur du vote des femmes, et prononça son plus brillant discours pour soutenir un amendement qu'il avait proposé à cette intention. Toutefois ses arguments, si logiques, si pénétrants qu'ils fussent, ne prévalurent pas dans l'assemblée ; mais il eut la consolation de croire qu'ils hâteraient l'amélioration d'un état de choses qui dut attendre cinquante ans pour être changé.

Il insista sur l'affranchissement des femmes, pour la raison qu'elles ont les mêmes droits politiques que les hommes. « Les droits sacrés de l'homme sont écrits en caractères lumineux dans le livre de la nature humaine par la main de Dieu et ne peuvent être rayés ou obscurcis par un pouvoir mortel. »

Il déclara que le droit de vote est, pour un homme, la meilleure garantie de sa vie et de ses biens : que le refus de ce droit aux femmes était un reste de la loi féodale. Il affirma qu'à nulle classe de citoyens, qu'à aucun citoyen, ne peut être confiée la propriété exclusive et permanente du pouvoir politique. « L'histoire ne peut montrer un seul cas où une classe ait possédé le pouvoir sans en abuser. Les hommes ne sont ni sages, ni assez purs, ni assez généreux pour faire des

lois justes pour les femmes. Les lois de la plupart des pays oppriment et dégradent les femmes. La législation est toujours en faveur de la classe qui fait les lois.

» Nous demandons aux femmes d'avoir confiance en nous puisque nous avons les mêmes intérêts qu'elles. Y a-t-il un seul despote qui ait dit autre chose ? Tous les hommes savent bien que la seule garantie des droits individuels est le scrutin. »

En réponse à l'argument que beaucoup de femmes ne veulent pas voter, dans la pensée que le suffrage n'est pas élégant (lady-like), il reprit : « J'ai connu beaucoup d'hommes qui vivaient en dehors de la politique, parce qu'elle était, à leurs yeux, indigne d'un homme comme il faut. S'il y a une majorité de femmes opposée au vote, est-ce une raison de priver de la représentation égale une femme qui paie les impôts ? S'il y a des citoyens qui estiment peu délicat de prendre part au gouvernement, laissez-les chez eux, mais ne leur donnez pas, je vous prie, l'autorité d'empêcher de meilleurs citoyens, plus intelligents qu'eux, de faire leur devoir. »

Voici une ironie délicate :

« Ce n'est pas à nous de veiller à ce que les femmes restent femmes. Je crois, Messieurs, qu'on peut leur confier le soin de défendre la délicatesse de leur sexe. Notre succès à protéger le nôtre n'a pas été si remarquable que nous puissions avoir

l'ambition d'en protéger d'autres. La Nature est aussi sage que nous. Toute ce que leur sexe les rend incapables de faire, elles ne l'entreprendront pas, mais elles demanderont, et avec justice, de faire ce qu'elles peuvent faire, jusqu'à ce que leur demande soit accordée.....

» Les femmes ne s'intéressent-elles pas autant que les hommes au bon gouvernement ? Y a-t-il moins d'intérêt pour les mères à faire des lois justes que pour les hommes ? Il y a de la tromperie dans les législations, et de la corruption dans les cours ; il y a des hôpitaux et des prisons ; il y a des tripots et de mauvais lieux ; il y a des débits de liqueurs à chaque coin, et je ne sais combien de crimes s'ensuivent ; il y a quarante mille ivrognes dans l'Etat, et leurs centaines de milliers d'enfants. Toutes ces choses relèvent de la législation, et, sous la législation exclusive des hommes, le crime devient vaste et compliqué. Est-il possible que les femmes et les mères et les sœurs de New-York s'y intéressent moins que les hommes ? Aucun homme n'est assez insensé pour le prétendre.....

» Quand une femme honnête, mère intelligente, et par là intéressée aux questions du bien public, me demande : « Pourquoi me déniez-vous le droit de participer à l'élaboration des lois auxquelles je suis obligée d'obéir? » — que dirai-je? Que puis-je dire ? Lui dirai-je qu'elle doit avoir honte de vou-

loir changer de sexe ? Lui dirai-je qu'elle est la propriété de quelque homme, ou la relique d'un homme mort ? Que Dieu lui a donné la pouponnière, la salle de bal, l'opéra, et, si ces choses lui manquent, qu'il lui a gracieusement fourni la cuisine, la cuve à lessive et l'aiguille ? Dirai-je qu'elle est un luth, un rayon de lune, un bouton de rose et, touchant ma guitare et tissant des fleurs dans ses cheveux, chanterai-je :

« Votre plus doux empire est de plaire aux hommes », ce qui est simplement l'exhortation de tout marchand d'esclaves conduisant ses captives au sérail.

» Non ! je ne l'insulterai pas avec de telles sottises. Je ne peux rien dire. Je baisse la tête devant cette femme, car je me rends bien compte que les affaires publiques ont besoin de conscience, et que la femme est la conscience de la race. »

La lutte entre républicains et démocrates.

Après l'élection présidentielle de 1876, la République américaine se trouva dans une très pénible situation. Les élections de la Caroline du Sud, de la Floride, de la Louisiane et de l'Orégon étaient contestées. L'élection de Tilden, candidat démocrate, était attaquée. Les votes des quatre Etats furent envoyés à Washington pour être dépouillés par le président du Sénat en pré-

sence du Congrès. Or, le Sénat avait une majorité républicaine tandis que la Chambre des Députés était démocrate. Les Républicains prétendaient que le président devait décider quels seraient les votes valables. Les Démocrates demandaient que tous les votes fussent d'abord vérifiés ; le Sénat et la Chambre choisiraient ensuite, s'il y avait lieu. Les partis se livrèrent à des extravagances de parole dans la presse et dans les réunions. Les passions de la guerre étaient réveillées et la terrible possibilité d'une seconde lutte civile abattait tous les esprits. Avant qu'une solution acceptable eût été présentée, Curtis prononça le mot qui sauva la nation d'une effroyable calamité.

C'était au dîner annuel de la Société des Ancêtres de la ville de New-York, le vingt-deux décembre 1876. Cette Société comprend les hommes les plus éminents de New-York. Dans cette Compagnie distinguée de trois cents membres environ, la moitié croyait avec une certitude égale que Hayes, concurrent de Tilden, avait été choisi. Le Maire de New-York avait même remis son voyage à Cuba afin d'assister à l'installation de Tilden.

Devant un tel auditoire, Curtis, pour répondre à un toast, avait choisi comme sujet : « Le principe puritain, — la Liberté sous la Loi. » Instantanément il tint l'assemblée dans une attention ravie. Il aurait pu parler des vieux Puritains, de

Browster, de Carver, de Leyden et de Delfthaven, et laisser de côté la question brûlante. Un homme timide l'aurait fait, mais Curtis n'était pas timide. Il aborda sans délai le terrible sujet. Il en indiqua les complications, en apprécia les difficultés ; mais, confiant dans le bon sens et dans la conscience des hommes d'État de notre race, il exprima sa conviction que les fils d'une telle race trouveraient un tribun assez impartial et assez puissant pour régler la question avec l'assentiment unanime de la nation.

A peine avait-il terminé que tous les convives se levèrent et agitèrent leurs mouchoirs avec des applaudissements frénétiques. Ces trois cents hommes s'en allèrent chez eux ou à leurs bureaux, et le lendemain dirent qu'il fallait nommer un tribunal d'arbitrage pour régler cette controverse. Le ton de la presse de tous les partis changea : partout on penchait vers une solution approuvée de si bon cœur. On ne parlait plus de guerre civile (1).

---

(1) Edward Evelett Hale, qui représenta Boston à la réunion de Forefathers' Society de New-York, écrivit dans le « Commonwealt » de Boston (septembre 1892) : « J'ai dit cent fois et je suis bien aise de constater au profit du public, qu'à une crise dans notre histoire, George William Curtis prononça le mot qui sauva la nation d'une terrible calamité. »

La dernière partie de ce discours fournit un exemple de l'esprit avec lequel Curtis affrontait toutes les difficultés, et donnait son avis le plus sincère :

« Vous me demandez ce qu'est ce principe puritain ? S'il vaut pour toutes les crises nationales, même pour la situation actuelle ? Je crois que nous n'avons besoin ni de douter ni de craindre. Le principe puritain dans son essence est simplement la liberté individuelle. De là découlent la liberté religieuse et l'égalité politique. L'Etat libre, l'Ecole libre, l'Eglise libre, c'est la triple armure de la sécurité américaine. Mais les Puritains, en défendant cette idée de la liberté, ont toujours maintenu la liberté sous la loi et avec la loi. John Robinson écrivit aux pèlerins quand ils s'embarquèrent : « Vous savez que l'image de la dignité de l'autorité du Seigneur, que porte la magistrature, doit être honorée dans son représentant le plus humble. » Voici le principe puritain. Ces hommes se rangeaient du côté de la liberté sous la loi... Ils avaient été ballottés sur une mer d'hiver, leurs esprits étaient pleins d'images de ce voyage ; ils savaient que la volonté seule d'un peuple n'est qu'un vent d'orage qui assaille un navire sans gouvernail et sans voiles et le jette sur les rochers. Mais la volonté d'un peuple soumis à la loi est un vent qui enfle la voile d'un navire, le fait obéir au gouvernail et,

avec sécurité, le guide au-dessus des effroyables abîmes de l'océan vers le port.

» Or, Messieurs, dans ce pays, le principe puritain s'est tellement développé qu'il nous fournit un remède légal pour toutes les crises possibles. Je me tiens ici pour un enfant de la Nouvelle-Angleterre. Dans toutes les fibres de mon être je me sens le fils des Pèlerins. Le plus chevaleresque de tous les gentilshommes de la cour d'Elisabeth dit au jeune poète qui voulait écrire une ode immortelle : « Regarde dans ton cœur pour écrire. » Et moi, Messieurs et frères, si regardant dans mon cœur en ce moment, si pensant que ce qui s'y trouve écrit est écrit aussi dans le cœur de ma mère coiffée encore de ses neiges, la voix qui nous guiderait à cette heure serait un message de la terre des Pèlerins à la capitale de cette nation, un message pareil à celui que Patrick Henry envoya de la Virginie au Massachusetts, quand il reçut les nouvelles de Concord et de Lexington : « Je ne suis pas Virginien, je suis Américain. » Et nous aussi, Messieurs, à cette heure, nous ne sommes ni Républicains, ni Démocrates, nous sommes Américains.

» La voix de la Nouvelle-Angleterre, s'adressant à la capitale, serait, je crois, celle-ci : que le Sénat ne doit pas maintenir sa volonté, ni la Chambre démocratique la sienne, mais le Sénat

et la Chambre, à la lumière de la Constitution et par l'autorité de la loi, doivent fournir un moyen pour le Président républicain ou démocrate de pénétrer sans empêchement à la Maison Blanche.

» Ah ! Messieurs, ne pensez pas que j'oublie la circonstance qui nous réunit ni ses douceurs. Je me souviens des Puritains. Je me souviens du Rocher des Pèlerins et des vertus qui les ont rendus illustres. Mais nous, Messieurs, nous devons les imiter pour être plus nobles que les hommes qui se tinrent debout sur ces rochers-là. De même que ce banquet est gai et luxueux en comparaison de leur maigre chère, de même nos vertus doivent être nobles et nombreuses si nous voulons être dignes d'eux. Et, puisque nous sommes plus âgés qu'eux de trois siècles, nous devons être aussi plus sages de trois siècles. Fils des Pèlerins, vous ne devez pas abattre les forêts et faire la guerre aux hommes sauvages et aux bêtes féroces, vous ne devez pas vaincre un continent, ni fonder un Etat. Notre tâche est plus noble, plus divine. Notre tâche, Messieurs, c'est de réconcilier une nation. C'est de tenir en bride la fureur des partis. C'est d'introduire un ton plus noble et plus désintéressé partout dans notre vie politique. C'est d'éduquer tous les jeunes hommes et toutes les jeunes filles et de les laisser libres d'aller à l'église de leur choix. Surtout, Mes-

sieurs, c'est de protéger absolument les droits des plus pauvres aussi bien que des plus riches, des plus ignorants et des plus intelligents. C'est de rester fermes, mes frères, comme un triple mur d'airain qui entourerait notre terre natale, au milieu des assauts furieux de la violence, ou des ruses de la tromperie. Les ombres graves et augustes de nos aïeux, que nous invoquons, se penchent sur nous et nous bénissent. Ils nous appellent à cette sublime tâche, de rendre notre époque aussi glorieuse que la leur. »

La réforme du Service administratif.

La carrière politique de Curtis fut essentiellement différente de celle de la plupart des hommes qui se consacrent au service public. Sans relâche, il travailla pour ce qu'il croyait le droit, mais il refusa toute récompense. Avec sa charmante personnalité et ses dons brillants, il aurait pu s'élever aux plus hautes fonctions et distinctions ; mais il ne désira rien que de rester un simple citoyen et de travailler pour son pays. Il refusa l'honneur d'une ambassade en Angleterre, mais accepta l'humble présidence de la Commission du Service administratif, parce que, dans cet emploi, il espérait faire un travail conforme à ses aspirations patriotiques.

Après l'abolition de l'esclavage, la réforme du Service administratif était ce qui l'intéressait le

plus. Dans le système barbare du népotisme, qui s'était développé pendant les années inquiètes de la Reconstruction, il vit un grave danger pour les libres institutions américaines, aussi bien qu'un déshonneur pour l'Amérique. Cet abus scandaleux non seulement l'effraya comme homme d'État, mais blessa sa fierté de citoyen.

A la tête d'un petit groupe d'hommes, il combattit ce fléau. Il eut à combattre la cupidité des politiciens professionnels, et l'hostilité de ces hommes qui croyaient à la nécessité d'un tel système politique pour maintenir l'esprit de parti. Il eut à vaincre la léthargie de l'esprit public, toujours conservateur et difficile à émouvoir. Mais, avec l'enthousiasme de l'idéaliste et la ténacité de profondes convictions, il continua sa tâche sisyphéenne jusqu'à ce qu'il eût réussi à faire voter des lois qui enlevaient une partie des services administratifs à l'emprise du népotisme.

Avec son jugement sûr, son savoir étendu, son humeur douce et calme, il était bien préparé à réconcilier les opinions diverses et à diriger les efforts d'autres travailleurs dans le même sens. Il resta jusqu'à sa mort président de la Ligue pour la réforme des Services administratifs ; il fut la force et l'inspiration de ce mouvement. Les discours qu'il fit aux réunions annuelles de la Ligue forment le second volume des Discours publiés après sa mort, et constituent pour Curtis

un monument impérissable de patriotisme et d'esprit de progrès. A certains égards ce volume est le plus important de tous ses écrits parce qu'on y trouve ses vues sur les questions les plus importantes de la politique.

Son dernier discours à la Ligue en 1892 à Baltimore contient une expression concise et impressionnante de ses opinions. C'est une sorte de legs final à la cause bien-aimée, sa dernière admonition. Il parle comme un vrai tribun du peuple et demande la restriction du pouvoir exécutif, qu'un parti avait usurpé et conservé par l'arbitraire.

Voici ses sentiments à cette occasion :

« Le progrès dans la sécurité légale de la liberté a été toujours obtenu par la limitation du pouvoir exécutif. Le pouvoir exécutif, qu'il soit entre les mains d'un roi ou d'un parti, ne change pas de nature. Buckle dit : « On ne peut confier le pouvoir absolu à un homme si sage et si fort soit-il, sans qu'il mette le feu à son cerveau et le rende fou. » Ce qui est vrai pour un individu n'est pas moins vrai pour un parti. Un parti a besoin d'être surveillé aussi bien qu'un roi. Armé d'un pouvoir arbitraire de patronage, le parti écrase l'expression de la volonté populaire et fait des empiétements illégitimes. Il fait des services administratifs une armée disciplinée,

dont la vie dépend du succès aux élections du parti qui les domine.

« Quand la domination passa du roi au peuple, l'esprit ne changea pas. Il y a cent ans, le roi d'Angleterre achetait des votes au Parlement ; aujourd'hui, un parti américain achète des votes dans les scrutins. La défense de chacun est la même. Le roi doit maintenir la couronne contre le Parlement et il ne peut le faire qu'en le corrompant.

« Le parti est nécessaire », dit Tammany, « mais son organisation peut être effectuée seulement par des travailleurs qui exigent des compensations. Or, le patronage du gouvernement est le fond naturel pour de tels paiements. » Voilà simplement l'apologie du système de népotisme. Il met tous les partis sur une base tout à fait vénale. Le grand lieu commun que la vigilance éternelle est le prix de la liberté est fondamentalement vrai. C'est un Evangile essentiel au Salut politique? La demande pour la réforme dans le service administratif est un cri de cette vigilance éternelle pour une restriction plus grande encore du pouvoir exécutif. Cette réforme n'est qu'un pas de plus dans le développement de la *liberté sous la loi*. Elle n'est pas excentrique ni révolutionnaire. C'est une mesure logique du progrès politique. »

Curtis politique indépendant.

L'historique de la réforme du service administratif est l'histoire des vingt dernières années de la vie de Curtis. Sa croyance sincère en cette réforme l'amena naturellement à se séparer du parti républicain. En 1884, il vota pour Cleveland, le croyant capable, honnête et courageux, et, quatre ans plus tard, il fit de même. Il annonça ouvertement que ses principes n'avaient pas changé depuis qu'il avait soutenu Frémont en 1856 et Lincoln en 1860 et 1864.

A la date du 12 septembre 1888, il écrivait la lettre suivante :

« Mon sentiment antiesclavagiste fit de moi un républicain, mais après la guerre je me suis trouvé toujours occupé à résister au goût de ce parti pour la corruption politique. Cet abus atteignit son point culminant en 1884, par la désignation de Blaine comme candidat présidentiel, lui qui, à mon avis, avait trafiqué de sa position officielle, pour son profit personnel. Je soutiens Cleveland parce que je le crois honnête et courageux, ainsi que je l'ai fait il y a quatre ans. Donc je suis indépendant pour les mêmes raisons qui firent de moi un républicain : ma foi dans la liberté et dans les principes du droit. »

La séparation d'avec son parti était pénible, mais inévitable. Mais si les services rendus à son

pays avaient été très grands pendant qu'il agissait avec ce parti, ils se trouvèrent surpassés quand il le quitta pour les mêmes fins généreuses.

Il ne cessa désormais de s'occuper de politique.

Par ses éditoriaux aussi bien que par ses discours, il ne cessa de dresser la sainteté de la conscience contre la majorité. « Nous, une république ! dit-il dans un discours à Brown University, quand la majorité tend à usurper le contrôle de l'opinion publique ! On accepte ses décrets à tort et à travers. Différer d'avis est grotesque, protester est absurde, défier est incendiaire et révolutionnaire. Mais l'intelligence éduquée intervient et affirme la valeur de l'indépendance et le pouvoir de la conscience individuelle. Et les citoyens éduqués sont les premiers à sauver le pouvoir légitime de la majorité de la perfidie des parasites politiques. »

CHAPITRE VIII

SA MORT. — CONCLUSION SUR SA VIE

La mort seule pouvait interrompre cette belle vie faite d'actions de clairvoyance et de courage, et vouée tout entière à un idéal désintéressé. Il mourut, en plein combat, le 31 août 1892.

La louange qu'il offrit à Lowell dans son magnifique éloge commémoratif — son dernier discours — aurait pu lui être adressée : « La littérature était son but, mais le patriotisme sa passion. Son amour pour sa patrie était celui d'un amant pour sa maîtresse. Il prit en mauvaise part la plus petite attaque contre « son Amérique idéale » et ressentit un mépris extrême pour le patriotisme vantard et fanfaron. La loi de la majorité n'était pas forcément sa loi. »

Voilà George William Curtis. Il s'efforça toujours de développer dans le pays un pur et ardent patriotisme. Loyal envers son parti, aussi longtemps que sa conscience approuva ses buts, il

s'en sépara seulement quand il lui parut impossible d'agir en accord avec lui ; mais il devint un indépendant idéal, reconnaissant aux autres le droit de différer de lui et respectant leurs opinions.

Dans l'histoire littéraire, il serait difficile de trouver un cas où l'homme et le littérateur soient plus indissolublement mêlés qu'en Curtis. Le littérateur, le journaliste, l'orateur sont tout l'homme. Sa vie et son caractère sont parfaitement reflétés dans ses écrits. Il n'y a pas de sentiment, ni de principe, ni de charme qui n'aient appartenu à l'homme. Enfant de la Nouvelle-Angleterre, d'un tempérament singulièrement doux et serein, avec la rectitude de sa race, adoucie par le contact des pays étrangers, instruit dans mainte autre littérature, et lui-même artiste littéraire d'une rare élégance, il était la fleur de la race puritaine dans les temps modernes. S'il n'eût consulté que ses goûts et ses préférences, sa vie aurait été consacrée tout entière à la littérature, car en elle et par elle, dès ses premières œuvres, il avait goûté de divines satisfactions. Mais rester dans la tour d'ivoire de l'artiste répugnait à sa conscience exigeante de citoyen et d'homme. Ce n'était pas au moment où son pays, arrivé à une période difficile de son évolution politique et sociale, se débattait dans une crise qui apparaissait sans issue, qu'un homme de

cœur et qu'un patriote comme Curtis pouvait rester sourd à l'appel du devoir. Il devint journaliste et, considérant le journalisme comme un apostolat, il essaya de concilier la sereine beauté de la forme et l'émouvante sincérité des opinions. Lui, que les studieuses méditations de la solitude semblaient attirer irrésitiblement, il n'hésita pas non plus à se mêler au tumulte des réunions publiques, à imposer aux passions politiques déchaînées la lucidité de sa raison et la chaleur de ses convictions.

Mais jamais dans sa vie, quelque face nouvelle qu'ait pu prendre son activité prodigieuse de littérateur, de journaliste ou d'orateur, il ne perdit de vue ce que des hommes de génie ont été si souvent incapables d'apercevoir : que dans la haute moralité de la vie humaine réside la vraie beauté.

A ce titre il fut de ceux qui, dans la Nouvelle-Angleterre, faisant de la moralité la condition essentielle de l'art, créèrent une littérature nouvelle.

L'HEURE DU DINER (1)

« Dans une heure ce sera l'heure du dîner. Je me conforme aux usages de la ville... »

Par les chauds après-midi du commencement de l'été, j'ai plaisir à me promener le long de Washington Square et de la Fifth Avenue à l'heure où les invités accourent aux tables des riches et des élégants. Dans un calme ravissement, je contemple l'éblouissant et joyeux déploiement des gilets blancs dont s'illuminent les rues à cette heure, et je note la variété des émotions qui naissent au-dessus de toute cette blancheur.

L'aspect d'un homme qui dîne en ville est singulièrement gai. S'il ne portait pas des gants bien justes qu'il a soigneusement boutonnés pour éviter une pause gênante dans l'antichambre de son ami, il chercherait dans sa poche un sou à donner à la blême mendiante du coin. « Impossible, maintenant, ma pauvre femme, mais que Dieu vous bénisse! »

Il est agréable de considérer ce simple complet noir. Si mon invité est jeune et ne connaît que de récemment les exigences des lois de la société, il est un peu nerveux à la pensée d'être aperçu en habit de soirée avant le coucher du soleil. Car, par ces derniers jours de mai, la lumière s'attarde longtemps sur les arbres nouvellement feuillés et

---

(1) Extrait de « Prue et Moi » (traduction par l'auteur de la thèse).

répand sa chaleur sur l'avenue. De tout l'hiver on n'a pas permis au soleil de voir des habits de soirée. Ils ne sortent qu'avec les étoiles et disparaissent avec les ombres avant l'aube. Exceptionnellement, et comme par hasard, on les conduit chez eux avant le petit déjeuner, au petit jour, dans un fiacre.

Maintenant, en cet été qui bourgeonne et fleurit, le soleil prend sa revanche et lance ses regards obliques à travers les cimes des arbres et les cheminées sur ces vêtements si impeccables. — Un chien peut bien regarder un évêque.

Je reconnais mon homme à distance. Si je m'attarde à bavarder avec les bonnes d'enfants autour de la fontaine, je le vois dans la large promenade de Washington Square et le distingue à la jeunesse de ses mouvements et à l'élasticité de sa démarche. Le gilet blanc resplendit alors au soleil.

Je m'exclame à haute voix, au grand émoi des bonnes qui me prennent pour un fou inoffensif autorisé à vaguer sans surveillance : « Va, heureux jeune homme! Va et amuse-toi, avec d'autres gilets congénères, au dîner égayé par les vins généreux. »

Le plaisir que l'on prend à cet aimable spectacle d'un homme qui va dîner en ville est difficile à décrire. Moi, qui suis un paisible père de famille et fais un paisible dîner de famille à quatre heures ; ou qui, lorsque retenu en ville pour une erreur dans mes chiffres, cours chez Delmonico pour me réconforter d'une côtelette, je reçois très rarement des invitations à dîner et possède peu de gilets blancs. En effet, ma chère Prue me dit que je n'en possède qu'un au monde, et je pense souvent à accoster mes jeunes amis pour leur demander brusquement : « Que pensez-vous d'un homme à qui un gilet blanc suffit? »

Au moment où se termine mon modeste repas, c'est

l'heure pour les invités d'apparaître. S'il fait une journée extraordinairement douce et ensoleillée, je presse un peu mon simple repas, afin de ne rien perdre de mon spectacle favori.

Puis je sors en flânant. Si vous me rencontriez, vous verriez que je suis aussi vêtu de noir. Mais le noir est ma couleur naturelle, de sorte qu'elle n'inspire pas de fausses théories sur mes intentions. Il ne vient à l'idée de personne en me rencontrant tout en noir, que je vais dîner en ville. Cette couleur sombre est pour moi professionnelle. Elle appartient aux comptables comme aux ecclésiastiques, aux médecins, aux entrepreneurs de pompes funèbres. Nous la portons parce que nous faisons des métiers solennels. Sauver les corps des hommes, ou leurs âmes, ou bien faire marcher la machine des affaires, ce sont des professions si tristes qu'il convient de vêtir lugubrement ceux qui les adoptent.

Je porte également une cravate blanche, mais personne ne suppose qu'elle coure le moindre danger d'être tachée de vin. C'est une cravate souple, timidement nouée. Elle n'a rien de l'éblouissant éclat du blanc arboré par mes jeunes amis — ou, je dois dire, autrefois arboré, car la cravate blanche est actuellement abandonnée aux lugubres professions dont je parlais. Mes jeunes amis soupçonnent que les laquais de la noblesse britannique portent de telles cravates, et pour cette raison ils les ont rejetées.

J'ai le regret de noter également une sorte d'inquiétude, sinon un véritable scepticime, au sujet du gilet blanc. Je me demande avec chagrin si elle s'étendra jusqu'aux chemises.

Mais il y a autre chose de plus agréable à contempler, tandis que je me promène paisiblement, que les hommes qui vont dîner en ville : ce sont les femmes. Elles se rendent en voiture dans les maisons heureuses qu'elles vont

honorer de leur beauté, et je fatigue mes yeux pour voir au passage leur gai visage à la portière de la voiture.

J'ai déjà dîné de bœuf aux choux, si c'est le jour du pot-au-feu. On ne m'attend pas à la table où se hâte Aurélia, pourtant aucun hôte ne s'y plaira plus que moi, ni autant, s'il tient la viande pour la meilleure partie du dîner.

Je vois et j'adore, comme sa voiture passe, la beauté de la belle Aurélia. La vue de maintes belles Aurélia se rendant au dîner en voiture est le mirage de cette agréable promenade que je fais sur l'Avenue. Je n'envie pas les poètes persans, ces après-midi-là, ni ne désire voyager en Arabie, car je peux descendre une rue plus belle qu'aucune de celles dont rêvèrent les architectes d'Ispahan, et je peux voir des sultanes aussi splendides que celles que les Orientaux décrivent avec un tel enthousiasme et une telle exagération.

Je vois non seulement la beauté d'Aurélia, mais j'en jouis et je fais mes délices de son exquise toilette. Par ces jours de chaleur elle ne porte pas même le plus léger châle. Elle n'est vêtue que du soleil du printemps. Il luit dans les molles ténèbres de sa chevelure. Il touche les diamants, les opales, les perles qui étreignent ses bras, son cou et ses doigts et les fait resplendir. Les soies magnifiques étincellent, les légères dentelles voltigent au point qu'il me semble voir passer Aurélia flottant dans une palpitation rayonnante.

Je doute que vous, qui allez avoir l'immense plaisir de dîner auprès d'elle et même de vous asseoir à son côté, ayez plus de plaisir que moi, car mon plaisir est indicible ; et il est plus grand que le vôtre en ceci, que je vois toutes les belles qui vont dîner à différentes tables, tandis que vous ne voyez que votre propre cercle, fût-il le plus désirable de tous.

En outre, bien que ma personne ne soit pas présente à

votre dîner, mon imagination s'y trouve. Je vois la voiture d'Aurélia s'arrêter et j'aperçois des valets gantés de blanc qui ouvrent les portes.

Les yeux ternes des flâneurs du dehors ont un bref aperçu de magnificences, ensuite la porte se ferme.

Mon imagination entre avec Aurélia. Avec elle, mon imagination regarde dans le vaste miroir et examine sa taille des pieds à la tête dans la Psyché ronde tandis qu'elle donne la touche finale à sa jupe... à son mouchoir brodé, soigneusement tenu, et ajuste le bouquet parfait comme un fruit des tropiques dans son nid de feuilles d'oranger. Elle descend avec Aurélia et remarque le rose de ses joues à la pensée que la plus belle des femmes entre dans le salon....

Un silence, un murmure de salutations, le regard rapide d'autres Aurélia déjà arrivées qui saisissent d'un coup d'œil la désespérante perfection de la toilette, le regard chevaleresque des messieurs qui sentent la sérénité de cette beauté.

Mon imagination contemple tout ceci, mon imagination, invisible cavalier d'Aurélia. Vous vous approchez, le chapeau à la main et le pouce de la main gauche au gousset. Vous êtes poli, froid, et l'aisance de vos manières est irréprochable. Il n'y a pas un faux pli à votre cravate. Votre plastron ne bombe pas. Le pantalon s'adapte parfaitement à vos escarpins admirables, mais vous paraissez raide et cassant. Vous êtes un peu embarrassé par l'exceptionnel faux-col qui interdit à votre tête la pleine liberté de ses mouvements. Vous êtes élégant, sans doute, mais il semble que, si l'on vous secouait rudement, vous pourriez tomber et vous briser en morceaux comme un vase de porcelaine.

Or, ici, j'ai l'avantage sur vous. Mon imagination, regardant tranquillement la scène, ne subit aucun de ces ennuis. Elle ne dira pas de lieux communs, elle n'ira pas dire à la

superbe dame qui se tient debout, ses fleurs en main, mai incarné: « Quelle belle journée, Mademoiselle Aurélia ». Elle ne se croira pas contrainte à parler lorsqu'elle n'a rien à dire ; elle ne sera pas non plus obligée d'étouffer toutes les choses agréables qui lui viennent, parce qu'elles seraient trop flatteuses. Mon imagination murmure perpétuellement à l'oreille d'Aurélia : « Ces fleurs-là ne seraient pas belles dans votre main, si vous-même n'étiez plus belle. Ce collier de diamants serait trop riche si vos yeux n'étaient plus étincelants. Cette démarche de reine serait gauche si votre âme n'était plus royalement noble encore. »

Vous ne pourriez dire de telles choses à Aurélia, quoique, si vous êtes digne de dîner à son côté, ce soient les choses mêmes qu'il vous tarde de dire.

Quelles insupportables platitudes vous contez à propos du temps, de l'opéra, de la voix délicieuse d'Alboni, et de Newport et de Saratoga !

De très agréables sujets, me direz-vous. Mais pensez-vous qu'Ixion parlât de la politique thessalienne lorsqu'il était admis à dîner chez Junon ?

Je commence à vous plaindre presque et à croire qu'une disette de gilets blancs est la vraie sagesse, car maintenant on annonce le dîner et c'est vous, ô rare félicité ! qui devez conduire Aurélia à table. Mais vous courez le risque de chiffonner sa jupe ample et il vous faut jeter votre chapeau sur la première chaise venue, vous demandant qui, en passant, l'emportera chez lui, ce qui est ennuyeux. Mon imagination ne court pas de tels risques, ni ne se met en peine de son chapeau ; elle glisse aux côtés d'Aurélia, aussi majestueuse qu'elle. Hélas ! vous trébuchez dans l'escalier, et vous êtes vexé à la pensée de votre propre gaucherie ; vous êtes certain aussi d'avoir vu l'ombre d'un sourire errer sur le magnifique visage qui est près de vous. Mon imagination ne trébuche pas dans l'escalier, et l'expression

qu'elle voit sur le visage d'Aurélia lui est un secret personnel.

Cela va-t-il mieux, maintenant que vous êtes assis à table ? Votre compagne mange peu, parce qu'elle a peu d'appétit. Vous mangez peu parce que vous croyez élégant de faire ainsi. C'est une petite élégance de seconde classe comme votre attitude cassante. Il est tout aussi stupide de votre part de jouer avec les viandes alors que vous devez satisfaire votre appétit robuste, que d'affecter cette froide indifférence lorsque vous avez de vrais et nobles intérêts.

Je vous concède que les belles manières sont, si vous le voulez, un des beaux-arts, mais la monotomie n'est-elle pas la négation même de l'Art ? Vos manières au banquet de Junon, ô heureux Ixion, sont égyptiennes. Elles n'ont ni perspective, ni variété ; elles manquent de couleur, de nuance. Elles sont toutes sans relief. Elles sont plates. Or, vous vous rendez compte, car vous êtes homme d'esprit, que ces yeux merveilleux d'Aurélia pénètrent tout ce filet de manières élégantes dans lequel vous vous êtes pris, et ce sentiment ne vous met pas à l'aise. C'est un autre atout pour moi, parce que ses yeux n'examinent pas mon imagination. Comment pourraient-ils le faire puisque Aurélia ignore mon existence ? A moins qu'elle ne se souvienne, à vrai dire, de la première fois où je la vis. Ce n'était que l'année passée.

J'avais dîné un peu hâtivement, en considération de la belle journée et de la certitude que beaucoup de gens iraient dîner en ville cet après-midi. J'avais laissé ma Prue agréablement occupée à raccommoder le pantalon d'Adoniram, notre fils aîné, par un souci d'économie dont ma Prue chérie n'est pas incapable, même à notre époque et dans cette ville, et je me suis hâté vers l'avenue qui n'est

jamais encombrée à cette heure-là. Le moment est consacré au dîner.

Comme je m'arrêtais au coin de la douzième rue, près de l'Eglise, vous rappelez-vous, je vis une marchande de pommes et décidai d'emprunter à ses provisions de quoi compléter mon dessert qui n'avait pas été suffisant ; mais, n'oubliant pas ma Prue vertueuse et économme, je n'étais pas homme à payer pour des pommes un prix exorbitant, et je marchandais avec l'Eve au visage ridé qui m'avait tenté, lorsque je m'aperçus soudain qu'une voiture approchait, qu'elle était même tout près de moi. Je levai les yeux, mordillant une pomme que je tenais dans une main, tandis que l'autre serrait ma canne (aussi habile à pressentir les invités, que les jeunes femmes à pressentir une noce, ou les vieilles un enterrement); et je vis Aurélia !

Si expérimenté que je sois dans ce genre d'observation, il y avait quelque chose de si gracieusement séduisant dans le regard qu'elle jeta sur moi, aussi inconsciemment, à vrai dire, qu'elle eût regardé une église, que, tâtonnant en toute hâte pour trouver mes lunettes, afin de jouir plus complètement de ma bonne fortune, j'avançai étourdiment sur la charrette de pommes, et, je ne vois trop comment, nous tombâmes à terre, en pleine rue, la vieille femme, la charrette, les pommes et moi, dans un pêle-mêle complet. Comme, un peu effaré, je faisais de vains efforts pour rétablir mon équilibre, assez calme cependant pour regarder la voiture s'éloigner, je vis cette belle personne qui nous considérait par la vitre de derrière (chose que vous n'auriez pu faire, la raideur de votre faux-col vous en eût empêché) avec un gracieux sourire, de sorte que sa disparition au coin de la rue ressemblait à un doux coucher de soleil, au point qu'elle paraissait disparaître dans son propre sourire — ou mieux, eu égard à la

catastrophe des pommes — comme un arc-en-ciel après l'orage.

Si la belle Aurélia se souvient de cet incident, elle peut savoir que j'existe, mais non autrement. Et même alors elle ne me connaît que comme un drôle de vieux bonhomme qui, dans son empressement à la regarder, culbute sur une marchande de pommes.

Dès lors, mon imagination la suivit. Combien j'étais reconnaissant à la rapacité de cette Eve ridée et à ma chute inopportune, puisqu'elles me procurèrent la vue de ce sourire. J'en tirai une douce revanche, car je savais que la belle Aurélia entrerait dans la maison de son amie, les yeux étincelants, et mon imagination crut entendre son piquant récit.

Vous vous estimez heureux parce que vous êtes assis à son côté et que vous lui offrez une langue de chat ou un macaron qu'elle accepte en souriant. Mais moi, je lui servis de thème pendant dix mortelles minutes. Elle fut mon barde, mon joyeux historien. Elle fut l'Homère de mon infortunée chute de Troie. Elle mit ma mésaventure en musique, rien qu'en la racontant. Imaginez ce que c'est que d'avoir inspiré Uranie, d'avoir fait rayonner d'un éclat plus vif les yeux de Mirande, et ne vous vantez pas trop d'avoir fait passer les papillottes à devises à Aurélia, mon cher et jeune ami. Tel fut l'avantage de n'avoir pas assisté à ce dîner. Si j'avais été invité, comme vous, j'aurais tourmenté Prue au sujet des boutons de mon gilet blanc, au lieu de la laisser placidement occupée à rapiécer un pantalon d'enfant. Elle eût été nerveuse dans la crainte de me mettre en retard, de froisser le gilet, de le salir, dans la crainte de m'offenser, admirable femme !! tandis que moi, dans mon impatience naturelle, j'aurais pu laisser tomber une parole désobligeante qui l'eût blessée au cœur et lui eût mis les larmes aux yeux, pendant des semaines.

Comme je me promenais dans l'avenue (car je ne suis pas habitué aux récréations des festins) je n'aurais pas eu cette image réconfortante de la sereine Prue et du pantalon pour servir de fond aux gaies figures que j'ai rencontrées, ce qui les rendait toutes plus jolies par contraste. J'aurais été occupé à me demander ce que je devrais dire et faire à ce dîner. Assurément j'aurais eu chaud et pourtant je n'aurais pas joui du splendide soleil couchant.

Inutile de vous dire que je ne me serais pas arrêté pour acheter des pommes, mais au lieu de tomber dans la rue, en même temps que la marchande et les pommes (accident qui m'a valu au genou une déchirure que Prue put réparer aisément et à peu de frais), j'aurais fait éclater sans aucun doute une paire de gants neufs, d'un dollar, en m'efforçant d'y faire pénétrer mes grandes mains, ce qui n'aurait pu qu'augmenter ma rougeur et accroître mon trouble...

Non, mon courtois ami dont je loue toujours l'élégante aisance de manières, je suis content si vous l'êtes. Combien il valait mieux que je ne fusse pas invité à ce dîner, mais qu'une bienveillante destinée m'ait permis de provoquer les spirituelles saillies d'Aurélia. Il y a un autre avantage encore à envoyer votre imagination à dîner, au lieu d'y aller vous-même : c'est que vous gardez la mémoire de l'événement absolument pure. Vous, qu'on voit chaque jour assis avec affabilité à ces festins dont je n'ai connaissance que par ouï-dire, vous ne pouvez échapper aux petites choses qui gâtent le tableau et que mon imagination ne voit pas. Par exemple, en vous servant le potage à la Bisque, aujourd'hui, le valet Jean, qui n'avait jamais fait pareille chose auparavant, laissa cette fois pencher l'assiette, de sorte qu'un peu de ce potage de choix tombât sur vos genoux — juste assez pour abîmer votre pantalon — ce qui n'est rien pour vous, parce que vous

pouvez acheter beaucoup d'autres pantalons, mais ce petit événement ne s'harmonise pas avec la belle porcelaine du service, les vins parfumés, les cristaux étincelants, les beaux invités et la tournure d'esprit qu'ils évoquent tous. Il y a, à vrai dire, si vous me permettez de me servir d'une expression familière, il y a une tache sur le souvenir que vous a laissé ce dîner.

Ou, de même et avec le même genre de résultat mental, vous pouvez aisément imaginer que les viandes sont un peu dures, qu'il y a un soupçon de fumée quelque part dans les sauces ; trop de poivre ou peut-être trop de sel ; que, dissonance plus grave, le bordeaux n'était pas à la température voulue, que le vin du Rhin de premier choix était au-dessous de la moyenne, et qu'on avait répandu un peu de ce madère d'Aréthuse, renommé pour ses innombrables voyages autour du globe et pour sa sècheresse égale à celle de la conversation de l'hôte. Ces détails ne sont pas à la hauteur du niveau du dîner, car partout où va Aurélia, tous les accessoires devraient être aussi parfaits dans leur genre qu'elle, le personnage principal, l'est dans le sien.

Ceci me rappelle une possible dissonnance pire que tout autre. Supposez que ce potage ait coulé sur l'inimaginable berthe de la robe d'Aurélia (ce qui aurait pu arriver) au lieu de se perdre sur votre pantalon. L'irréprochable élégance de vos manières aurait-elle pu seulement contempler sans émotions une tache de graisse sur le souvenir que vous conservez de l'incomparable Aurélia ?

Vous souriez, bien entendu, et vous me rappelez que les manières de cette jeune personne sont si parfaites que, même si elle buvait du poison, elle essuierait ensuite ses lèvres aussi gracieusement que d'ordinaire... Combien elle paraîtrait plus parfaitement encore dépourvue d'émotion dans le cas d'un aussi léger contre-temps que celui de

tacher sa robe ! Soit : sans aucun doute. Elle serait et paraîtrait aussi pure que jamais, mais, mon jeune ami, sa robe ne le serait pas.

Un jour, je laissai tomber une huître marinée sur les genoux de Prue, qui portait à ce moment-là sa robe de soie vert de mer. Cela ne diminua pas mon amour pour Prue, mais il y avait certainement une très vilaine tache sur sa robe. Et, bien que je sache que ma Prue est immaculée, cependant, toutes les fois que je me souviens de ce jour-là, je la vois portant une robe tachée, et je préférerais n'avoir jamais été obligé de penser à elle dans un tel costume.

Ne pouvez-vous pas imaginer que l'exquise toilette d'Aurélia a bien des chances d'être enlaidie par quelques accidents analogues ? En descendant l'escalier, par exemple, pourquoi le vieux M. Carbuncle, si pesant comme il l'est, qui la suit de près avec M^me^ Peony, tous les deux impatients de dîner, pourquoi ne marcherait-il pas sur l'ourlet de cette robe, qui ferait pâlir mes lèvres si je la baisais ?

L'auguste Aurélia cédant aux lois naturelles serait soudainement entraînée en arrière, mouvement sans aucune dignité, et sa robe serait perdue. Il y aurait des excuses, des sourires, des pardons ; on s'efforcerait de réparer le désastre avec des épingles ; en effet, il n'y aurait pas la moindre ombre d'embarras ou d'agacement dans l'esprit d'Aurélia. Mais pour vous, regardant cela et, au-dessous de cette façade de votre gilet blanc, maudissant la maladresse du vieux Carbuncle, cette robe déchirée, cette toilette réparée offrent un spectacle entièrement dépourvu de poésie et de gaieté. Eh bien ! l'impatience même, que tout cela produit dans l'esprit trouble l'harmonie du moment.

Vous répondrez avec un mépris bien naturel que vous

n'êtes pas si absurdement difficile pour vous soucier des petits inconvénients inévitables des réunions sociales, et que vous n'avez pas grande considération pour l'harmonie de cette occasion (laquelle locution vous répéterez, j'en ai peur, sur un ton sarcastique) ; vous aurez pleinement raison en disant ceci. C'est une observation à laquelle je donnerai toute l'hospitalité de mon esprit, parce que je suis absolument d'accord avec vous. Je trouverais tout à fait absurde l'homme qui refuserait de manger un bon dîner, parce que la nappe n'est pas propre, ou qui chicanerait le soleil sur ses taches. Pourtant un homme qui n'applique pas son œil à un télescope, ou à tout autre intermédiaire, ne voit pas ces taches, tandis qu'il a autant de lumière et de chaleur que celui qui le fait.

C'est ce qui m'arrive. Je me promène dans l'Avenue et prends part à tous ces délicieux dîners sans voir les taches sur la nappe, et je contemple toutes ces belles Aurélia sans imprécations contre le vieux Carbuncle. Je suis le convive qui, au prix minime de son invisibilité, goûte aux meilleurs vins et ne cause qu'avec les gens les plus agréables. Cela compte, je vous assure. Car on aurait pu vous demander d'offrir le bras à la vieille Madame Peony. Mon imagination glisse entre vous et Aurélia, si près que vous soyez assis. Non seulement elle entend ce que dit celle-ci, mais elle devine ses pensées et ses sentiments. Comme une abeille parmi ses pensées, elle butine pour en cueillir tout le miel.

S'il y a des convives dépourvus de beauté ou de cœur, à table, mon imagination ne le verra pas. Elle ne connaît que le bon et le beau. Comme je flâne au crépuscule et que je considère les maisons majestueuses, mon imagination croit l'hôte égal à sa demeure, et l'amabilité de sa femme plus charmante que sa serre. Elle ne croira pas que les tableaux suspendus aux murs et les statues à chaque coin

puissent humilier les convives ; elle n'admettra pas qu'ils sont moins que nobles. Elle les entend parler doucement de l'erreur et chaleureusement du vrai mérite. Elle sait qu'ils louent l'héroïsme et la loyauté et réprouvent le manque de sincérité. Mon imagination est convaincue que, non seulement les hôtes sont invités à goûter les fruits les plus exquis de tous pays et de toutes saisons, mais encore de découvrir chez l'homme plus de charme et de grâce qu'ils n'en soupçonnaient.

Or, vous qui vous vous rendez réellement à ce dîner, il se peut que vous ne partagiez pas entièrement l'opinion qu'a mon imagination de cette fête. La perte n'est-elle pas par conséquent plutôt de votre côté ?

Ou, pour m'exprimer d'une autre façon, dois-je vous envier la découverte que les invités sont humiliés par les statues et les tableaux ; — oui, par les cuillères et les fourchettes aussi, si par hasard ils se sentent moins vrais ou moins utiles ?...

Maintenant, bien entendu, le crépuscule est venu, et le spectacle dont j'ai joui est presque terminé. Mais pas tout à fait, car, comme je parcours lentement les rues, les fenêtres sont ouvertes et je suis séparé du paradis de l'intérieur par une légère brume de dentelle ou de mousseline. Je vois le gracieux essaim de jeunes filles voltigeant près du piano, et les paisibles groupes de leurs parents assis dans leurs fauteuils autour de petites tables.

Je ne puis entendre ce qu'on dit ni bien voir leurs visages, mais quelque brise impertinente du soir, plus audacieuse que moi, divise brusquement le nuage pour voir l'intérieur, et c'est au dehors un jet de lumière, de musique et de parfum, m'obligeant à reculer dans les ténèbres pour que je n'aie point l'air d'envahir cette intimité même par hasard.

Soudain on se met à chanter. C'est Aurélia qui n'essaie

pas de rivaliser avec la prima-donna italienne, ni chanter de façon quelconque ce soir ce qu'on chanta superbement hier à l'opéra. Elle a une voix singulière, grave et douce, comme si elle ne chantait qu'au crépuscule. C'est la ballade d'Allan Percy qu'elle chante. On n'entend pas les applaudissements délicats des gants de chevreau, mais, quand elle a fini, le silence succède au chant comme une larme.

Puis vous, mon jeune homme, vous montez au salon et, après un moment de causerie futile, vous vous retirez, ou bien vous attendez pour accompagner Aurélia à sa voiture et lui demander une valse pour le lendemain. Elle vous sourit, vous la saluez, et c'est tout. Mais, pour moi, ce n'est pas encore fini ; mon imagination la suit toujours, et comme un rêve prophétique se représente sa destinée. Car alors que la voiture disparaît dans l'obscurité, et que je rentre chez moi, comment puis-je empêcher mes pensées de s'éloigner, elles aussi, dans le vague avenir pour la regarder descendre le long des chemins.

Tout en marchant pour rentrer chez moi, je la vois dans mille situations nouvelles. Mon imagination me dit : « La beauté de cette superbe femme est le cachet du ciel sur la vertu. Elle sera à la hauteur de tous les hasards de la fortune, et, si son charme est si radieux au milieu de la prospérité, c'est seulement parce qu'elle possède cette irrésistible simplicité et loyauté de caractère qui est capable d'arracher l'aiguillon de l'adversité. Ne voyez-vous pas, ô vieux comptable au visage blême, en cravate fanée, que, dans la maison d'un homme pauvre, cette splendide Aurélia serait plus majestueuse que la peinture et plus gracieuse qu'un vase précieux ? Et son mari penserait-il à regretter l'Opéra si elle lui chantait « Allan Percy » au crépuscule ? Ne se sentirait-il pas plus riche que les poètes, si, en levant les yeux de leurs pages chatoyantes, il les

laissait tomber de nouveau, ébloui par la beauté de sa femme ? »

A ce point de mes réflexions, il m'arrive parfois de me heurter assez violemment contre un reverbère, et ensuite je continue mon chemin plus posément.

Il est encore de bonne heure quand j'arrive chez moi, où ma Prue m'attend. Les enfants sont couchés, et le pantalon raccommodé. Cette admirable femme est remplie de patience vis-à-vis de mes excentricités et elle me demande si j'ai fait une bonne promenade, et s'il y avait ce soir beaucoup de dîners élégants, comme si j'avais été invité à une douzaine de maisons. Elle me demande même si j'ai vu la belle Aurélia (car il y a toujours une Aurélia) et s'informe de la robe qu'elle portait; je lui réponds et m'étends sur ce que j'ai vu. Prue m'écoute comme les enfants écoutent ses contes de fées. Nous parlons des petites histoires qui pénètrent dans notre retraite, du beau monde qui dîne réellement en ville. Prue, avec la finesse de son intuition féminine, déclare qu'il est honteux qu'Aurélia sourie même un seul instant à M. X..., — oui, même à vous, mon ami aux manières irréprochables.

« Je le connais », dit ma Prue ingénue, « j'ai observé sa froide courtoisie, ses compliments affectés. Je l'ai vu à l'Opéra jouant son rôle dans les loges, avec plus d'adresse que les chanteurs sur la scène. J'ai deviné son intention d'épouser Aurélia et je ne m'étonnerais pas », conclut tristement ma tendre femme, « qu'il finisse par la conquérir à force de l'excéder ou de la priver des hommages des autres hommes, en lui persuadant qu'elle ferait mieux de l'épouser, puisqu'il est si triste de devenir vieille fille. »

Et ainsi, mon ami, juste au moment où le bouquet que vous avez commandé arrive chez Aurélia, et qu'elle est assise devant le miroir, pendant que sa femme de chambre met la dernière fleur dans sa coiffure, ma Prue chérie,

dont vous n'entendrez jamais parler, pleure à chaudes larmes à la pensée de votre probable mariage ; et moi, assis auprès d'elle, j'ajuste ma cravate, et je suis forcé de m'éclaircir le gosier à plusieurs reprises.

C'est assez ridicule, je l'admets. Pourtant vous sourirez tendrement, plutôt que dédaigneusement, si vous vous souvenez que c'est une preuve que nous sommes tous créatures humaines, intimement liées sans le savoir, et que plus de cœurs que nous ne l'imaginons partagent notre douleur et jouissent de notre bonheur.

Ainsi je dîne sans invitation aux tables des riches et cause avec les beautés fameuses. Si Aurélia finit par se fiancer (mais qui est digne d'elle?), elle arrangera avec plus de soin encore cette merveilleuse toilette, fera prendre à cette dentelle une grâce plus séduisante, à ces joyaux un éclat plus doux.

Mais même alors comme elle sort en voiture pour aller dîner en ville, heureuse d'être belle non pour elle-même ni pour le monde, mais seulement au profit de cet unique jeune homme qui, j'espère, n'a pas passé toute la matinée à fumer, moi, flânant à loisir sur le trottoir, je la vois passer et rends hommage à sa beauté, et son amoureux ne peut faire davantage ; et si, par hasard, mes vêtements, qui doivent lui sembler fantasques, à l'ancienne mode, avec leurs genoux luisants et leurs coudes soigneusement brossés, ma cravate blanche sans coquetterie, mon allure méditative, comme je mets ma canne sous le bras pour peler une pomme (et non pas, cette fois, j'espère, pour tomber au milieu de la rue), lui rappellent au printemps de la jeunesse et de la beauté et de l'amour qu'il existe aussi la vieillesse et les soucis et la pauvreté, donc la bonne chance de cette rencontre n'est pas entièrement à moi.

Car, ô belle Aurélia, deux de ces trois choses, au moins,

devront vous arriver, à vous-même. Il y aura un jour où vous n'irez plus en ville pour dîner, ou du moins vous n'irez que sans cérémonie dans la famille. Je ne serai plus là alors ; mais d'autres vieux comptables en cravate blanche hériteront de mes goûts et se promèneront lentement les soirs d'été pour voir ce que j'aimais tant à regarder.

Ils ne s'arrêteront pas, je le crains, tout en achetant des pommes, pour regarder une vieille dame sous son bonnet vénérable, qui passe en voiture. Ils adoreront une autre Aurélia. Vous ne porterez plus de diamants ni d'opales ; seulement une perle sur votre doigt veiné de bleu — votre bague de fiançailles. De graves ecclésiastiques et de vieux élégants vous offriront le bras pour descendre au dîner, et un groupe de jeunes hommes courtois qui entoureront l'Aurélia d'alors encore à naître vous regarderont assise sur le canapé et diront doucement : « Elle a dû être très belle dans son temps. »

Voilà ce qui se passe ; car considérez combien il y a peu d'années que votre grand'mère était universellement admirée, et comment les beaux jeunes hommes aspiraient à être ses voisins à table et à lui faire passer les devises significatives.

Vous pouvez croire que Marie Stuart ou Nelle Gwynne ou Cléopâtre ont été jeunes et belles, quoiqu'elles appartiennent à des siècles révolus, mais non pas votre grand'mère.

Pensez à ceux qui vous jugeront de même, vous qui aujourd'hui êtes l'image même de la grâce et de la jeunesse. Permettez-moi de vous prier, Aurélia, moi qui serais trop heureux de recevoir un de ces saluts qu'en souriant vous accordez aux jeunes gens au passage ; — je voudrais vous demander de conserver toujours en vous cette pensée, non pas pour attrister votre sourire radieux, mais pour y ajouter une grâce plus délicate.

Ajoutez à votre guirlande printanière cette petite branche d'épines. Elle ne sera pas une pensée de deuil au festin, mais sera plutôt la tendresse mélancolique du visage d'une jeune madone.

Car les années passent comme les nuages d'été, Aurélia, et les enfants d'hier sont les femmes et les mères d'aujourd'hui. Moi-même, je découvre parfois les doux yeux de ma Prue fixés sur mon visage comme si elle cherchait là la jeunesse qu'elle y trouvait autrefois.

Elle ne la reverra jamais, pas plus que les fleurs qu'elle tenait à la main quand nous nous promenions jadis au printemps. Et, si les larmes s'amassent lentement dans ses yeux tandis qu'elle me regarde, ce n'est pas parce qu'elle regrette d'avoir vu ma joue se faner, mais parce qu'elle a la douce conviction que mon cœur ne changera jamais. Et, lorsque ses yeux tombent sur son ouvrage ou que les enfants grimpent sur ses genoux pour se faire raconter les contes de fées qu'ils savent déjà par cœur, ma femme Prue m'est plus chère que la fiancée de ces jours d'antan.

BIBLIOGRAPHIE

Curtis (George William). — Œuvres.

Nile Notes of a Howadji.
The Howadji in Syrie.
Lotus-Eating, a Summer Book.
The Potiphar Papers.
From the Easy Chair (1re série).
— — (2e série).
— — (3e série).
Prue et Moi.
Orations and addresses (3 vol. rédigés par C. E. Norton).
Trumps.
Auto-biographical Sketch (1853).

***

Conant (S. S.). — George William Curtis (Century, février 1883).

Sherman (Rogers S.). — George William Curtis and Civil Service Reform.

Howells (W.-D.). — George William Curtis (North American Review, juillet 1868).

Chadwick (John W.). — Recollections of George William Curtis (Harper's Magazine).

Alden (Henry Mills). — George William Curtis (Current Literature, février 1904).
Schurz (Carl). — George William Curtis, Friend of the Republic (Mc Clure's Magazine, octobre 1904).
Ticknor (Caroline). — Letters of George William Curtis (Atlantic Monthly, septembre 1914).
Cary (Edward). — George William Curtis.
Holmes (Oliver Wendell). — Emerson.
Sanborn (F. B.). — Thoreau.

Montpellier, le 25 juin 1922.
Vu : Le Doyen,
J. VIANEY.

Vu et permis d'imprimer :
Montpellier, le 27 juin 1922.
Le Recteur,
Jules COULET.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
Avant-propos	VII
Chapitre I. — Sa famille. — Sa jeunesse	11
Chapitre II. — Séjour à Brook Farm	21
Chapitre III. — Deux années à Concord	25
Chapitre IV. — Voyage en Europe et en Orient	32
Chapitre V. — Curtis littérateur	37
Chapitre VI. — Curtis journaliste	55
Chapitre VII. — Curtis homme politique	69
Chapitre VIII. — Sa mort. — Conclusion sur sa vie	101
L'heure du dîner (Extrait de Prue et Moi)	105
Bibliographie	125

PROPOSITIONS
DONNÉES PAR LA FACULTÉ

Les classiques :

Corneille.
Racine.

Les romantiques :

Lamartine.
Alfred de Vigny.
Victor Hugo.
Alfred de Musset.

Littérature américaine :

Bryant.